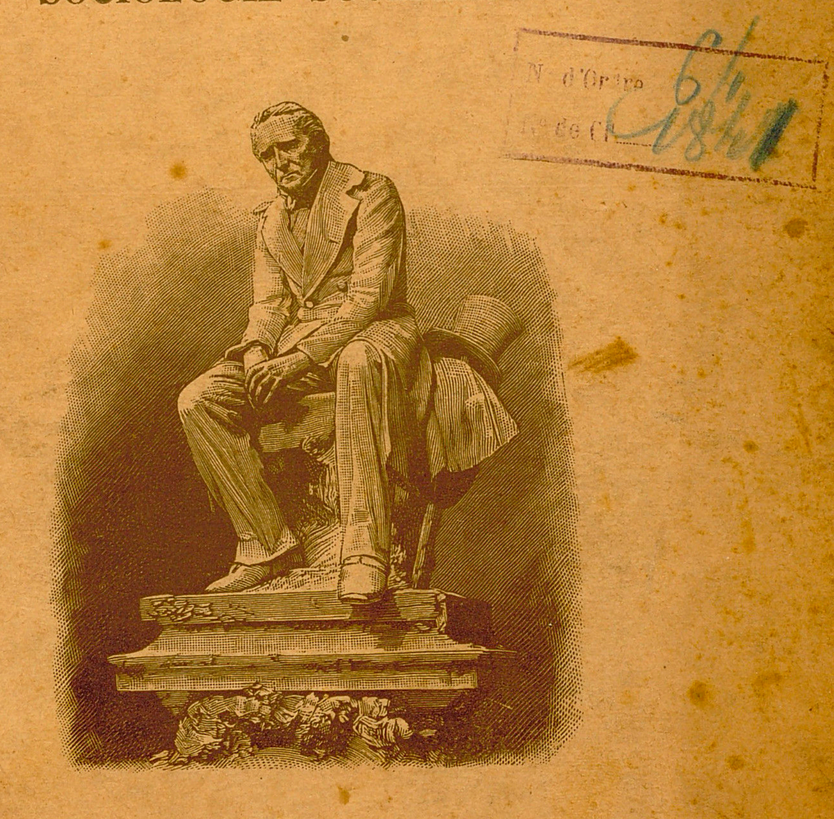
A. ALHAIZA

CHARLES FOURIER

ET SA

SOCIOLOGIE SOCIÉTAIRE



0 fr. 75

LIBRAIRIE MARCEL RIVIÈRE ET Cie
1911


BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 654 009

CHARLES FOURIER

ET SA

SOCIOLOGIE SOCIÉTAIRE

DU MÊME AUTEUR

Historique de l'École Sociétaire (1894)........ Un volume

Cybèle. *Voyage extraordinaire dans l'avenir* (1891). —

Les Kardan (1895).............................. —

Synthèse Dualiste Universelle (1910).......... —

De Phalanstérien à Socialiste................. Brochure

Juifs et Francs-Maçons........................ —

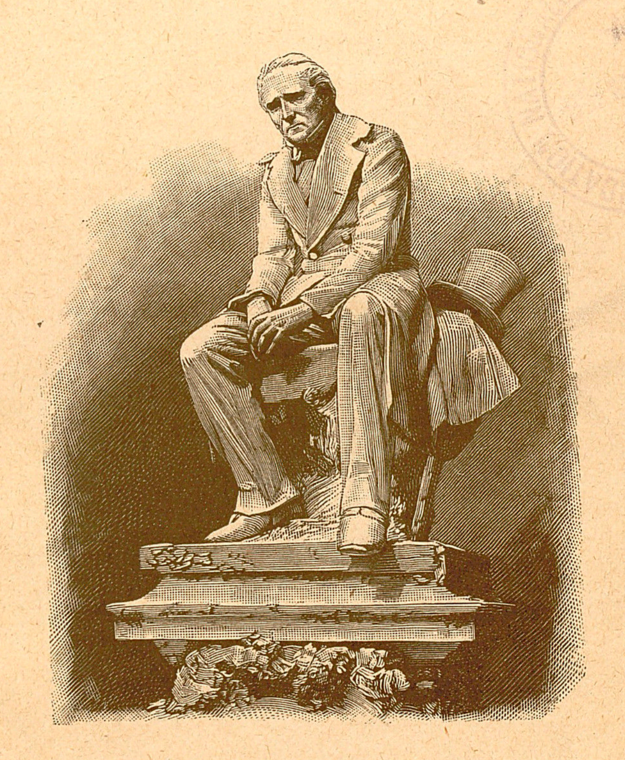
Les deux Socialismes.......................... —

A. ALHAIZA

CHARLES FOURIER

ET SA

SOCIOLOGIE SOCIÉTAIRE



PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES
MARCEL RIVIÈRE ET Cie
31, rue Jacob et rue Saint-Benoît, 1

1911

AVERTISSEMENT

Entre les sociologues les plus connus dont le XIXe siècle a été si prodigue, il en est un, Fourier, *qui, malgré le bruit fait autour de son nom, n'en est pas moins resté le plus réellement ignoré du public.*

Cela tient à plusieurs raisons que nous ne rechercherons pas ici, nous en tenant à estimer de première importance l'apparition du résumé biographique et doctrinal que nous publions aujourd'hui.

*Les lecteurs, en général, ne seront peut-être pas peu étonnés d'apprendre à connaître un Fourier plus perspicace et plus actuel, malgré son âge séculaire, que les plus écoutés réformateurs sociaux de la présente époque; un Fourier tout autre que l'*utopiste *de qui on leur avait appris à sourire.*

*Ce succinct, mais très exact travail, contient aussi un précis historique absolument inédit, de l'*École sociétaire, *depuis Fourier jusqu'à nos jours.*

CHARLES FOURIER

ET SA

SOCIOLOGIE SOCIÉTAIRE

Aperçu biographique

On ne connaît guère de supériorité humaine parfaite et qui se soit toujours montrée égale à elle-même. Entre les célébrités que leurs œuvres, leurs découvertes, bien que parfois mêlées de singulières erreurs, ont recommandées à la postérité, Fourier offre certainement l'exemple le plus extraordinaire de cette inégalité de génie. Jamais ne se rencontra chez le même homme, tel qu'en Fourier, le don de pénétration positive, et l'essor d'une imagination débordante, l'une et l'autre affirmées avec une aussi entière assurance et confiance en soi-même.

Voilà ce qui sans doute explique l'inégalité aussi des jugements qui ont été portés sur cet homme : d'un côté l'enthousiasme sans limites de ses disciples et admirateurs, même de ceux que captivait uniquement sa géniale conception de l'Association intégrale ; d'un autre côté le dédain ou l'ironie des critiqueurs s'en prenant aux seules étrangetés des livres de Fourier, sans vouloir pénétrer et comprendre les côtés solides et véritablement rénovateurs de ses théories.

Aujourd'hui que le temps (plus d'un siècle écoulé depuis l'apparition de la *Théorie des quatre mouvements*) a fait son œuvre d'épuration et d'expérience, et tandis que de certains autres rénovateurs sociaux de la même époque il ne reste guère qu'un souvenir, le nom du fondateur de l'École Sociétaire, du premier initiateur du mouvement associationniste de nos jours, en ce qu'il a de plus effectif, revient en mémoire et promet de grandir de plus en plus dans l'avenir.

Ce préambule annonce assez que ces succinctes pages biographiques et doctrinales, tout en présentant une relation fidèle de la vie et de l'œuvre du grand sociologue, s'attacheront à montrer sous son aspect essentiel, et dégagé de son attirail utopique, le créateur de la doctrine Sociétaire, laquelle est entièrement de Fourier, doctrine la plus organique et féconde qui ait été formulée ; la plus conforme aux réalités économiques et à la nature de l'homme, de toutes celles que les chercheurs de vérités sociologiques aient conçues. C'est l'esprit de cette doctrine qui, directement ou indirectement, a pénétré et s'impose de plus en plus dans les milieux industriels, corporatifs, garantistes, en attendant qu'il rénove et réorganise le mécanisme politique et gouvernemental des sociétés.

*
* *

Quelques mots d'abord sur cette laborieuse et modeste existence :

Charles Fourier est né le 7 avril 1772, à Besançon. Son père, marchand de draps, possédait une certaine aisance et jouissait d'une considération qui lui valut d'être nommé dans sa ville juge consulaire (nous dirions

aujourd'hui président du tribunal de commerce). Sa mère, Marie Muguet, appartenait de son côté à une riche famille du commerce de Besançon. L'enfant était de complexion assez chétive et de caractère un peu taciturne. On le mit au collège, où il montra de rares dispositions et continua de se tenir dans les premiers des diverses classes où il passa, jusqu'à sa sortie.

« L'étude — écrit le docteur Pellarin, son biographe — pour laquelle Fourier montra, dès son bas âge, le plus d'inclination, était la géographie. L'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs était employé à acheter des cartes et des atlas, sur lesquels il passait des nuits entières »... Plus tard, « un autre goût se manifesta également chez Fourier, celui de la culture des fleurs. Mais il fallait qu'il eût toutes les variétés de chacune des espèces qu'il cultivait et qu'il essayât tous les modes de culture dont elles étaient susceptibles. Il n'y avait d'ordinaire dans sa chambre qu'un sentier de libre au milieu, pour aller de la porte à la fenêtre, tout le reste était occupé par ses pots de fleurs, offrant eux-mêmes une série graduée de formes, de grandeurs et même de qualités ; il y en avait de terre commune ; il y en avait de porcelaine de Chine. »

« La musique était aussi un des objets de prédilection du jeune Fourier ; il aimait passionnément cet art et l'apprit sans maître. Non seulement il jouait de plusieurs instruments, mais il composait lui-même. »

Ces détails ne sont pas encore de ceux qui annoncent une personnalité extraordinaire et une œuvre exceptionnelle. Mais nous verrons, dans une citation des paroles que Victor Considérant, son grand disciple, prononça sur sa tombe, un trait plus vif du caractère et

des prédispositions qui étaient en germe chez le futur rénovateur social :

« Chose inouïe ! c'est à l'âge de cinq ans qu'il faut remonter pour trouver dans sa tête l'origine de la grande révélation qu'il a faite au monde et dont le développement a été le labeur de toute sa vie. Nous l'avons souvent entendu raconter comment, frappé pour la première fois de la fausseté des relations commerciales, dans une occasion où il fut puni par ses parents *pour avoir dit la vérité*, il avait fait, à cinq ans, *le serment d'Annibal*. Qui a bien connu le génie et le caractère de Fourier le trouve déjà tout entier, caractère et génie, à cet âge. »

« Ce serment, qu'il a si bien tenu, est l'origine de sa découverte, car c'est en cherchant les moyens d'introduire la *vérité* et la *loyauté* dans le mécanisme commercial qu'il arriva plus tard à l'Association agricole... »

Les parents de Fourier destinaient leur fils au commerce, bien que son goût pour les arts et les sciences lui eussent fait préférer une toute autre carrière. C'est ainsi qu'il eût volontiers travaillé à entrer dans le corps des ingénieurs militaires. Mais, à cette époque, cette arme d'élite n'admettait guère que les nobles et, à cette difficulté, lorsque le jeune homme arriva au moment de devoir prendre un parti, vint s'en ajouter une autre. Son père était mort, et sa mère, restée veuve avec trois filles, avait été victime de la mauvaise gérance d'un associé de son commerce qui compromettait gravement la fortune de la famille. Fourier, seul garçon de la maison, dut opter contre son goût et entrer dans ce commerce qui répugnait à ses inclinations. On l'envoya à Lyon dans une maison d'étoffes pour faire son apprentissage. C'était en 1790. Il avait alors 18 ans.

Dans la suite, au souvenir de ces circonstances, Fourier se plaisait à reconnaître le bon côté de cette contrainte, grâce à laquelle il lui avait été donné de tourner toute son attention sur l'étude du mécanisme commercial et social et d'en trouver les meilleures et véritables règles.

Le jeune commis, après un court séjour à Lyon, se rend à Rouen, où il trouve une nouvelle place. Il est passé par Paris, où ce qui l'a le plus émerveillé c'est la belle ordonnance du Palais-Royal et de son quadrilatère de galeries. Mais il revient bientôt à Lyon. Cette période de la jeunesse de Fourier nous le montre assez instable, car on le voit alternativement employé aussi à Marseille et à Bordeaux. Son goût des voyages le porte à préférer à la vie de comptoir celle de commis-voyageur, et c'est en cette qualité qu'il se trouve parcourir différentes régions de la France et qu'il visite même l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, s'intéressant autant à la topographie, aux édifices, aux mœurs, aux climats, aux cultures, aux habitants de chaque contrée, qu'à ses devoirs professionnels.

Esprit toujours en éveil, attentif à tout, chercheur, le génie de l'invention apparaissait déjà en lui. Il eut, à dix-neuf ans, l'idée du mode de locomotion que les chemins de fer ont réalisé depuis. Il avait combiné aussi un nouveau mode de notation musicale simplifiant la pluralité des clefs et facilitant la lecture de la musique. Il s'adonnait, en outre, à composer des morceaux de poésie, dont plusieurs parurent dans des journaux de Lyon. Tout cela, tandis que grondait la tourmente révolutionnaire, dont il n'approuvait pas d'ailleurs les allures et maudissait les excès.

Fourier était revenu à Besançon, où la liquidation de

l'avoir paternel le faisait possesseur de quarante et quelques mille livres et, malgré les dangers du moment (on était en l'épouvantable année 1793), il voulut fixer sa vie en allant fonder à Lyon un magasin de denrées coloniales, où il mit imprudemment tout son argent. Mal lui en prit, car, peu après, éclatait l'insurrection de cette grande ville, suivie d'un siège meurtrier de deux mois, au cours desquels ses marchandises furent saisis pour les besoins pressants des assiégés, et lui-même enrôlé dans les files des défenseurs de la place. Il était ruiné, car les bons de garantie donnés par la ville insurgée, qui allait être écrasée, resteraient sans valeur.

Une fois Lyon tombé au pouvoir des troupes conventionnelles, Fourier compromis, bien qu'involontairement, n'échappa que par hasard aux impitoyables exécutions ordonnées par les proconsuls envoyés par la Convention.

Il parvint à fuir et revint dans sa ville natale, où le prit la grande réquisition militaire de tous les hommes de dix-huit à vingt-cinq ans. Il fut incorporé dans le 8e régiment de chasseurs à cheval, mais pas pour longtemps. Sa constitution débile le fit réformer sur l'avis du conseil de santé de Besançon, ce qui le rendit à la liberté.

Mais patriote avant tout, devant la lutte gigantesque que soutenait en ce moment la France contre l'Europe coalisée, il tourna sa pensée vers un avantage à donner aux armées françaises : d'une part, un perfectionnement de l'intendance militaire ; d'autre part, un mode plus expéditif pour la circulation des troupes. Ces propositions, qu'il soumit au Directoire, restèrent peut-être sans effet, mais ne lui méritèrent pas moins, de la part

du célèbre organisateur des armées républicaines, la lettre suivante, datée du 21 Messidor, an IV :

« Le *Directoire exécutif* au citoyen Fourier, à Besançon :

« Le Directoire a reçu, citoyen, votre lettre du 3 Messidor. Il accueille avec reconnaissance les observations qu'elle renferme sur la célérité qu'on pourrait donner à la marche des troupes républicaines pour leur passage du Rhin aux Alpes et des Alpes au Rhin. Ces observations ont fixé son attention particulière.

« *Signé :* CARNOT. »

Cependant, pour vivre, Fourier avait dû reprendre son ancien métier de commis. Au commencement de 1799, il était employé dans une maison de Marseille et, là, il se trouva avoir à remplir une singulière mission de confiance, qui eut sa part d'influence sur la conception économique et sociale à laquelle il travaillait. Il s'agissait de jeter secrètement à la mer une cargaison de riz que ses patrons avaient laissé pourrir pour l'avoir trop longtemps retenu en magasin par esprit de spéculation sur la hausse des prix, en ce temps de disette publique. Et ce fut là pour lui un premier exemple coupable de ce qu'il dénommerait dans la suite : *les crimes du commerce.*

Déjà sa théorie prenait corps et, peu à peu, s'assemblaient dans sa tête tous les éléments complexes et mêlés qu'il devait réunir en corps de doctrine pour paraître, quelques années plus tard, en son premier ouvrage : *La Théorie des quatre mouvements,* imprimé à Lyon en 1808.

Il était alors revenu demeurer à Lyon, où il exerçait

la profession de courtier-marron, sacrifiant aux nécessités de la vie et de l'organisation commerciale existante, mais jugeant de haut cette situation subie : « Un courtier — disait-il — est un homme qui colporte les mensonges d'autrui, auxquels il ajoute les siens. » En cela aussi, il essaya de réaliser une amélioration en tentant d'intéresser le préfet du Rhône à une réglementation du courtage des marchandises et des transports. Le mémoire qu'il lui adressa, signé : Fourier, voyageur de commerce, n'eut d'ailleurs aucune suite.

*
* *

Avant d'exposer les principaux traits, et, surtout, la conception associationniste, ce qui est l'essentiel de la doctrine, relevons, avec les traits finals de la vie de Fourier, les premiers débuts de l'École Sociétaire.

Les premiers disciples

La mère de Fourier, avant sa mort, survenue en 1812, et sachant combien son fils était insoucieux de son propre intérêt, avait eu la prévoyance de lui léguer une petite rente viagère de 900 francs, somme presque suffisante à cette époque pour assurer la vie matérielle. Il put dès lors s'adonner plus complètement à continuer son œuvre.

En 1876, il connaît Just Muiron, qui devait être son premier disciple. C'est vers ce temps aussi qu'il rédige la plupart de ses manuscrits postérieurs à la *Théorie des quatre mouvements,* et qui ont successivement paru sous ces différents titres : *Théorie de l'Unité universelle* ou *Traité de l'Association domestique agricole, Le nouveau monde industriel et sociétaire*, *La fausse Industrie.* D'autres ouvrages moins importants parurent plus tard.

La liaison de Fourier et de Just Muiron devait avoir des conséquences décisives pour l'avenir de la doctrine sociétaire. Le premier disciple ouvrait l'ère de l'apostolat phalanstérien, où entrèrent avec ardeur Madame Clarisse Vigoureux, qui a écrit les *Paroles de Providence,* inspirées de la doctrine ; Victor Considérant, qui devait devenir le second chef de l'école et se montrer l'éclairé continuateur et élucidateur de Fourier ; le docteur Baudet-Dubary, l'initiateur du premier essai

d'application sociétaire ; le docteur Charles Pellarin, l'historiographe du Maître, dont il faut lire la *Vie de Fourier* ; Amédée Paget, qui écrivit l'*Introduction à l'étude de la science sociale* ; Aynard de la Tour du Pin, Pecqueur, Tamisier et tant d'autres hommes de valeur, dont certains, tels que Jules Chevalier et Abel Transon avaient abandonné le saint-simonisme pour venir à Fourier, qui entrait plus véritablement et pratiquement sur le terrain d'une rénovation sociale.

Le système sociétaire, qui se résume en l'association effective, agricole et industrielle, du *Capital*, du *Travail* et du *Talent* réciproquement pondérés et proportionnellement rémunérés, se complète de l'association ménagère, qui ajoute à une plus grande abondance, (par l'application du système sociétaire), des produits du travail, une considérable économie dans les dépenses personnelles des participants.

De là une justice distributive équitable dans les conditions rémunératrices du travail et une augmentation générale du bien-être individuel pour tous, dans le groupe associé que Fourier nomme *phalange* et place dans un *phalanstère,* lequel doit comprendre de 1.500 à 1.800 personnes pour donner tous les bons résultats de l'ordre combiné en association. Les phalanges ou communes sociétaires se multipliant, se relationnant ou se combinant entre elles sur les mêmes principes associationnistes garants d'harmonie et d'équité, changeront, pour le bonheur général, la face des nations, en introduisant dans le monde, à la suite de la sécurité matérielle et de la propriété individuelle assurées, l'ordre, la paix et l'avancement intellectuel et moral de l'humanité.

Un tel programme était bien fait pour séduire et

entraîner les hommes épris de progrès et de bien public. Nombre d'esprits distingués épousèrent cette noble doctrine et, s'ils errèrent avec le Maître sur les voies et moyens, ils n'en comprirent pas moins la vérité de l'idée fondamentale et la réalité du but accessible par d'autres chemins. Mais, continuons notre récit.

Dès l'année 1826, Fourier s'était fixé à Paris, où il fut longtemps employé à la correspondance dans une maison de commerce américaine. Libre de soucis de famille, étant resté célibataire, toujours anxieux d'une expérimentation, il frappait sans cesse, mais en vain, à la porte des gens en situation lorsque, en 1832, Baudet-Dubary, un de ses plus convaincus adeptes, secondé par M. Devay, par Considérant et quelques autres disciples, entreprirent de fonder une société qui réunit quelques fonds et acquit un terrain de plusieurs hectares, à Condé-sur-Vesgres, mais cela, dans des conditions absolument insuffisantes pour un essai en rapport avec la théorie. Nous entrerons plus loin dans plus de détails. Un organe fut en même temps créé, *Le Phalanstère,* qui se continua un peu plus tard par *La Phalange*. Le journal dura, mais la fondation sociétaire échoua.

Cet avortement fatal affecta profondément Fourier, dont la santé, qui n'avait jamais été robuste, déclina de plus en plus, principalement à partir de l'année 1835. Le bon vieillard occupait au numéro 9 de la rue Saint-Pierre-Montmartre (aujourd'hui rue Paul Lelong), un petit appartement où il vivait très retiré. Ceux qui l'ont connu le dépeignent comme étant d'un caractère extrêmement réservé, portant sur son visage, au front vaste, au regard profond, aux lèvres plissées par la méditation et par les amertumes subies, les signes extérieurs de

la supériorité morale et intellectuelle. Dans sa retraite il était, de la part de quelques intimes, l'objet de soins attentifs, auxquels il répondait avec reconnaissance, mais sans guère écouter les conseils médicaux du docteur Pellarin et sans vouloir consentir à rompre avec ses habitudes d'isolement, insistant avec obstination pour qu'on le laissât seul.

C'est au milieu de cette solitude que, dans la nuit du 9 octobre 1837, il mourut sans témoin. On le trouva le lendemain matin, vêtu de sa redingote, agenouillé et appuyé contre le bord de son lit. Victor Considérant, aussitôt appelé, plaça le corps sur le lit et ce fut Madame Clarisse Vigoureux qui vint fermer les yeux du mort.

Ainsi finit la vie pauvre, humiliée, mais féconde pour l'humanité, de cet homme exceptionnel, de cet esprit étrange dans lequel s'alliait à de magiques visions la plus positive conception sociologique rénovatrice, qui lui valut d'être appelé par ses disciples le révélateur des destinées heureuses de l'humanité.

Après embaumement du corps, lequel fut placé dans un cercueil de plomb, l'inhumation eut lieu au cimetière Montmartre, où une tombe modeste reçut ses restes. Cette tombe, aux inscriptions doctrinales un peu énigmatiques pour le commun des visiteurs, est située avenue Samson, 23e division. Une reproduction du buste fait par le sculpteur Ottin surmonte la pierre sépulcrale. Dans une salle du musée du Louvre se trouve son portrait, peint par Gigoux.

Tentatives d'applications Sociétaires

Maintenant, pour l'intérêt particulier qu'offre cet objectif si longtemps poursuivi par les disciples, d'une réalisation phalanstérienne effective, relatons dans un même chapitre les divers essais d'applications qui se succédèrent pendant plus de cinquante ans. Nous y trouverons la leçon de l'expérience faisant la part de la vérité des principes et celle des erreurs d'une pratique faussement conçue ou mal dirigée.

Le premier essai phalanstérien, avons-nous dit, avait été tenté en l'année 1832, à Condé-sur-Vesgres, sur la lisière de la forêt de Rambouillet. Quatre gérants y présidaient : MM. Devay, Just Muiron, Victor Considérant et Abel Transon, eux-même placés sous la surveillance d'un conseil de syndics. Le capital minimum demandé par Fourier était de 1.200.000 francs. Mais on ne put réunir que 485.000 francs. Ensuite, le système exigeait le concours d'au moins 300 familles ; or, on n'attira, en attendant mieux, à la colonie, qu'environ 150 ouvriers, salariés pour la plupart. La direction elle-même se trouva de tous points insuffisante.

Dans de telles conditions, il n'y avait guère là qu'une entreprise agricole différant peu des exploitations agricoles ordinaires, sans en avoir les avantages. Ce n'était plus alors de la réalisation sociétaire, et, au bout de peu d'années, les ressources s'épuisant, c'était l'abandon.

Aujourd'hui, il reste encore quelques bâtiments de cette ancienne installation, et une petite colonie de villégiature estivale y rappelle, mais seulement par son titre, *Ménage sociétaire*, et par une certaine organisation ménagère inspirée des principes d'économie sociétaire, le souvenir de la première tentative phalanstérienne.

*
* *

La foi et la confiance doctrinales ne suffirent pas plus qu'à Condé-sur-Vesgres pour faire réussir une autre tentative de réalisation phalanstérienne qui fut essayée en 1844, à Château-les-Citeaux, sur l'initiative de Madame Gatti de Gamond et par la générosité d'un jeune Anglais, M. Arthur Young, acquis à la doctrine. Le château, les jardins, les terres de Citeaux, qui venaient d'être mis en vente, engloutirent une fortune libéralement risquée, mais avec le même manque que précédemment d'esprit pratique et d'application doctrinale. On y vit accourir des déclassés des villes, des volontaires pouvant ne pas manquer de zèle, mais absolument étrangers aux travaux de culture, et qui, naturellement, ne purent rien réaliser de sérieux et de productif. On comprendra, du reste, que des appels en application de telles nouveautés sociales ne sauraient avoir, de prime abord, prise sur les meilleurs éléments de la population. Il est naturel, qu'en grande majorité, ce soient surtout des déchets sociaux qui se présentent à l'épreuve de ces sortes d'expériences.

*
* *

Vint plus tard, à partir de 1862, la plus importante des entreprises d'application sociétaire, la prometteuse fondation de *La Réunion* qu'avaient préparée de Londres

et de Bruxelles où ils étaient en exil politique, Considérant et Cantagrel, son collègue à la Chambre Législative. Cette fois, c'était en Amérique que se tentait l'expérience, au Texas où le gouvernement des États-Unis avait concédé à Victor Considérant un vaste territoire sur les bords de la *Rivière Rouge*. Ce même Texas venait, peu d'années auparavant (fâcheux précédent) de voir sombrer dans la discorde l'étrange petite République Icarienne de Cabet.

Deux millions furent souscrits et de nombreux émigrants se lancèrent à travers l'Océan à l'appel vibrant du chef de l'école. Mais là encore, même oubli des conditions premières d'une entreprise, agricole avant tout, mêmes ingrats éléments dominant les bons, pour des travaux voulant des connaissances et des aptitudes spéciales ; même absence de capacité directrice, pratique, contrastant avec les principes théoriques si brillamment développés dans l'école, laissant finalement péricliter et se dénaturer de plus en plus l'entreprise. Peu d'années après, en 1869, Considérant débordé, découragé, revenait en France, ayant fourni un nouvel et retentissant exemple de l'écart qu'il y a entre une idée théorique et sa réalisation effective, abstraction faite des réalités ambiantes et des moyens d'exécution. Cette tentative de colonisation sociétaire du Texas contenait cependant une part de bons éléments actifs de réussite. Plusieurs de ses colons restés en Amérique y ont fondé des établissements individuels durables et, chose précieuse à constater, ont gardé, malgré la défaite, la même foi sociétaire.

C'est qu'en outre des considérations que nous venons d'exposer, il y en a une dernière plus importante encore : il y a le fait qu'on ne violente pas impuné-

ment la loi lente d'évolution humaine ; qu'à la meilleure semence il faut son milieu et son temps de germination, sans prétendre à une récolte immédiate.

*
* *

Où l'éloquence et la conviction d'un Considérant avaient pratiquement échoué, les fortes qualités d'un praticien en même temps homme d'idée et d'action devaient quelques années plus tard produire un résultat positif durable et très remarquable, mais cette fois dans la progression possible.

J.-B.-André Godin qui, dans cette émulation de générosité phalanstérienne avait, à lui seul, apporté pour *La Réunion* cent mille francs, le tiers de sa fortune du moment, résolut de fonder de son côté une œuvre de réalisation sociétaire industrielle, où les conditions de praticabilité du moment présent et de positivité commerciale autant qu'industrielle permettraient, devançant la théorie purement fouriériste, d'accomplir une bonne approximation de sociétarisme intégral.

Inventeur et fabricant émérite en une grande industrie métallurgique, celle des poêles de fonte, Godin, parti de rien, avait su créer un établissement des plus importants, et c'était à cette base sérieuse de travail productif que l'intelligent phalanstérien adaptait l'idée et les principes de l'école. Ce fut à Guise, dans le département de l'Aisne, que Godin installa ses usines et ses bâtiments d'administration et de logements ouvriers, construits un à un dans un plan unitaire se rapprochant de la conception phalanstérienne. Il s'attacha à introduire là, en ce qui était compatible avec la spéciale industrie installée, tous les services et toutes les dispositions de

mutualité qui justifiaient l'appellation de *Familistère* qu'à l'imitation du mot *Phalanstère* il donnait à sa fondation.

L'acte du 13 avril 1880 venait finalement consacrer l'existence de la société du Familistère, mettant aux mains d'un personnel de plus de 200 associés, 500 sociétaires et 1.500 participants les usines et un véritable palais d'habitation, avec un énorme matériel, ainsi qu'un suffisant capital de roulement, le tout représentant une valeur de 4 millions de francs, remboursables à longues échéances sur les bénéfices à venir.

Les statuts excellents de la société, les assurances de tout genre, les retraites, les pensions, l'élevage et l'éducation des enfants, la culture intellectuelle des adultes, les distractions et plaisirs même, car le Familistère a écoles, bibliothèques, gymnase, sociétés de musique et jusqu'à un théâtre ; tout cela a été établi et organisé par la volonté et les soins personnels du généreux phalanstérien Godin.

Après la mort de son fondateur, survenue en 1888, et sous l'impulsion dirigeante de Madame veuve Godin, femme du plus grand mérite, le Familistère n'a pas cessé de prospérer de plus en plus, de même que sa succursale belge de Laeken, présentant des bilans annuels dépassant 15 millions de francs. En face du mouvement coopératif de nos jours, d'inspiration lui aussi fouriériste, quoique moins directe, le Familistère de Guise reste le meilleur modèle actuel d'association ouvrière de production, gardant une grande avance sur tout ce qui s'est créé depuis, en institutions industrielles coopératives. Ici, l'idée phalanstérienne, bien que partiellement appliquée seulement, n'en demeure pas moins une preuve matérielle de sa valeur intrinsèque.

*
* *

C'est également à des disciples de Fourier que sont dues des fondations industrielles d'esprit sociétaire approximatif, telles que les très importantes maisons Laroche-Joubert, à Angoulême, pour la papeterie, et Leclaire à Paris, dans l'entreprise de peinture en bâtiments.

Disons en passant que les sociétés coopératives, dites socialistes, que l'esprit politique a fait se constituer ces derniers temps à part de la coopération restée simplement associationniste, en faussent le principe en y mêlant des vues socialisatrices. Nous reviendrons plus loin sur la différence radicale qui sépare le collectivisme de ces sociétés, de l'associationnisme fouriériste.

*
* *

D'autres fondations encore, avant ou après, ont, sinon réussi, du moins contribué à répandre dans le monde du travail et de la mutualité économique les principes sociétaires dont les premiers côtés applicables s'exercent déjà un peu partout.

C'est ainsi que de 1840 à 1855 on vit différentes organisations fouriéristes agricoles et industrielles s'essayer en Amérique par l'initiative d'adeptes tels qu'Albert Brisbane et Henry Greeley. En Algérie, c'était l'*Union du Sig*, dans la province d'Oran, vaste fondation agricole d'esprit sociétaire, que le capitaine Gauthier commençait en 1855, mais que les mêmes causes déprimantes, propres à l'époque, conduisirent bientôt à n'être plus qu'une grande mais simple exploitation agraire de mode actionnaire.

Mentionnons aussi la *Maison Rurale* de Ry (Seine-Inférieure) où, de 1872 à 1885, le docteur Jouanne, l'architecte Boulanger et Louis Templier tentèrent d'appliquer à l'éducation physique et morale des enfants les généreux et prometteurs principes d'une direction fouriériste toute vocationnelle de l'âge tendre.

* * *

Dans ces différentes tentatives de fondations sociétaires, nous remarquons comme caractères communs : d'abord l'enthousiasme de cœurs bons qui ont entrevu un grand idéal de justice et de bonheur humain à accomplir ; puis, l'esprit de sacrifice personnel s'employant à tâcher de réaliser cet idéal ; ensuite l'erreur de doctrinaires à qui la bonté des principes de base masque les difficultés de l'exécution et les réalités sociales et économiques ; la mauvaise application enfin du plus fondamental de ces principes, qui veut que le *travail valable* permis par le *capital effectif*, soit conduit par le *talent pratique* et approprié en un milieu et des conditions qui soient viables.

Certes, les principes avant tout, mais, sans tête dirigeante solide du corps sociétaire, les principes ne sont plus que lettre morte. Sans Godin, point de Familistère. Voilà ce que n'ont pas assez compris les premiers phalanstériens, mais sur quoi insiste la nouvelle école qui reporte les principes d'association et d'harmonie fouriéristes sur un autre terrain plus général que l'autonomie d'un phalanstère, en ces temps nouveaux où les produits agricoles et industriels du monde entier se concurrencent entre eux et se croisent à toute vitesse de tous les points de la planète.

Il n'en reste pas moins, après ces erreurs d'expériences, que si Fourier fut de son temps et s'il s'abusa en croyant le monde du travail immédiatement transformable, sa doctrine établie sur la base de l'Association actionnaire du Capital fécond, du Travail réalisateur et du Talent directeur, graduellement appliquée, est la plus vraie, la plus équitable, la seule naturelle des conceptions du travail organisé, sans rien sacrifier du principe de la propriété personnelle. Cette doctrine sociétaire est la plus propre à assurer la satisfaction générale et la paix sociale, par un nouvel élan donné à la production et avec la juste rémunération proportionnelle due à chacun des trois facteurs inséparables en toute entreprise de l'activité humaine.

On s'étonne qu'il ait fallu arriver à Fourier pour établir et formuler une loi du travail aussi réelle et simple, tellement dans la nature des choses qu'il n'est pas de production industrielle qui n'ait nécessité : 1° les moyens matériels d'une mise en œuvre quelconque ; 2° le façonnement ouvrier de la chose entreprise ; 3° l'intelligence indispensable à la conduite et au rendement de cette œuvre.

Ces trois facteurs de toute production sont inéluctables, serait-ce chez un seul artisan, qui doit réunir la possession ou les moyens d'acquérir la matière ouvrable, le savoir-faire manuel, et la mentalité propre à concevoir et utiliser la chose.

Telle est même l'inséparabilité de ces trois conditions qu'on n'en peut abstraire une seule sans annuler l'opération : Le Capital seul, ou adjoint à un seulement des deux autres facteurs, travail ou talent ne produira rien : de même, le Travail, accompagné uniquement du talent sans capital, ou du capital sans la direction intelligente,

sera aussi impuissant ; et, tout autant, le Talent uni au seul capital ou au seul travail sera infécond.

Or, ce sont bien là trois choses distinctes s'exerçant, se pondérant l'une l'autre en toute œuvre collective, et prenant d'autant plus d'importance proportionnelle que leur exercice est plus considérable.

*
* *

Qu'est donc, en regard de cette loi naturelle de l'activité humaine, la théorie sans ressort pour le travail d'un Proudhon qui veut la communauté sociale du capital et abolit la propriété individuelle, ou celle d'un Karl Marx qui, lui, élimine l'intervention du capital et du talent, reportant toute la valeur au seul travail ouvrier ?

Tellement est naturelle, répèterons-nous, la coopération indispensable de ces trois facteurs de toute production, et la proportionnalité de leurs mérites respectifs, que leur rémunération à chacun d'eux s'est trouvée résulter, tous comptes faits, à peu de chose près le même dans les statuts de la Coopération de production que dans le calcul anticipé de Fourier. Et pourtant la plupart des Associations Coopératives se sont constituées sans souci de Fourier. Cette proportionnalité octroie cinq douzièmes du rendement au Travail ; quatre douzièmes au Capital actionnaire ; trois douzièmes à la Capacité, à l'impulsion directrice.

Telles sont les règles naturelles et justes qui conviennent à l'approximation sociétaire qu'est la Coopération de production, aussi bien qu'à de plus hautes formes de l'Association.

Les Coopératives dites socialistes qui prétendent unir

à l'exercice coopératif les principes communistes du marxisme, sur la base de la lutte des classes, avec exclusion des membres non socialistes, font œuvre politicienne et non sociologique. Et pour quelle politique ! Celle qui eut et a encore Dreyfus pour mot de passe et de ralliement !

Il n'y a d'ailleurs, dans la meilleure Coopération actuelle, qu'un premier pas vers le sociétarisme fouriériste ; et la tendance à réunir ensemble les deux formes : production et consommation, à l'exemple des wholesales britanniques, et comme le pratique aussi l'*Union Coopérative* de la rue Christine, n'est encore qu'un deuxième pas dans la voie du sociétarisme intégral de Fourier.

Les Livres de Fourier

L'œuvre écrite de Fourier est considérable. Son premier ouvrage : *Théorie des Quatre Mouvements*, paru en 1808, fut suivi plus tard, en 1822, de la *Théorie de l'Unité universelle*, ou *Traité de l'Association Domestique Agricole*, en 4 volumes ; puis, en 1829 du *Nouveau Monde Industriel et Sociétaire*, et, en 1835 et 1836, des deux volumes de la *Fausse Industrie*. A ces principaux ouvrages il faut ajouter 2 volumes de Morceaux choisis tirés de manuscrits inédits, différentes brochures sur des sujets divers et nombre d'articles parus dans *le Phalanstère* et *la Phalange*, premiers organes de l'école.

Il y a, avons-nous dit, des réserves à faire dans l'œuvre de Fourier où, à une géniale conception sociologique se mêlent des vues métaphysiques parfois élevées, mais aussi d'étranges excentricités. Examinons d'abord les grands traits de ses complexes travaux, où il y a grandement à prendre, mais aussi beaucoup à délaisser.

La clé de la méthode de Fourier, c'est le critérium d'analogie auquel se doivent, il est vrai, plusieurs des grandes découvertes de la connaissance humaine. Il a une telle confiance dans la puissance de cette clé d'investigation, et aussi en son *calcul sériaire* resté secret, qu'il n'hésite pas à s'en servir sans aucune limite d'audace et à en tirer les déductions les plus imprévues. Dans cette foi absolue, que rien ne décon-

certe, mais qui a ses dangers, l'on verra la cause de ses découvertes réelles, mais aussi des chimères auxquelles des analogies mal assises conduisirent ce génie sans frein ni mesure. Dans cette méthode, il y a ce principe fécond que tout dans l'univers est en effet analogie ; que tout ce qui est vrai s'enchaîne analogiquement ; mais il y a aussi cet écueil que ce qui descend ainsi de la vérité à l'analogie ne remonte pas avec la même certitude de l'analogie à la vérité.

Les lois propres et les agencements comparés des nombres, qui ont leur part dans le criterium d'analogie, ne manquent pas non plus d'exercer la sagacité de Fourier. Que l'énonciation de Pythagore sur le jeu des nombres gouvernant l'univers se constate véritablement, jeu que les sciences physique et astronomique confirment de plus en plus ; et, d'un autre côté, que la vie, et particulièrement l'âme humaine, soient images de l'existence universelle, ce sont là des vérités générales au sein desquelles règne l'analogie, mais qui, néanmoins, ne justifient pas l'arbitraire de n'importe quel rapprochement analogique.

Fourier est épris de la formule : « L'Univers est fait sur le modèle de l'âme humaine », qu'énonça Schelling en renversant les termes de la proposition. Lui-même, absorbé dans la vérité réelle de la loi d'Attraction intégrale qu'il a découverte, et renversant, de son côté, les termes d'une autre proposition, il veut que l'Univers ait été construit et continue de se régler sur le tableau passionnel relatif à l'homme.

Comme autrefois Descartes, frappé de l'incertitude de la plupart de nos connaissances, des erreurs sans nombre entre lesquelles se débat notre esprit, Fourier

se place résolument sur le terrain du doute absolu, et s'en va, par l'*écart absolu,* à la recherche des *sciences fixes* qui seules comptent, au lieu des *sciences incertaines* qui sont la métaphysique, le moralisme, la politique et l'économisme. Il reconnaît déjà comme sciences certaines ou fidèles à la nature, les mathématiques, la physique, la chimie et la naturologie.

Mais, au point de vue humanitaire, il y a aussi les cinq sciences vierges et utiles qui sont à créer et qu'il formule ainsi : l'*Analyse de la Civilisation*, les *Garanties solidaires*, les *Approximations sociétaires*, l'*Analogie universelle* et le *Calcul de l'attraction passionnée*. Ce sont ces dernières sciences, principalement, que Fourier entend pousser aux plus complets développements.

La tendance à l'unitaire harmonie universelle lui a fait d'emblée concevoir pour l'humanité des destinées terrestres harmoniques dont les passions individuelles, motrices de chaque existence humaine prise en particulier, sont les indices actuels. Ce qui est aujourd'hui, dans la société, divergence, rivalité, désordre et malheur, faute d'entente, est appelé à devenir attrait, compensation, concorde et bonheur, lorsque tous les éléments passionnels, actuellement divisés et isolés en leur action, s'étendront et prendront chacun la place spéciale qui doit leur revenir dans l'ensemble unifié des futures harmonies collectives.

Cette conception des grandes existences collectives d'ordre supérieur à la vie individuelle, qui se peut constater dans nos grands corps collectifs constitués, s'élargira davantage par l'apport de ces matériaux passionnels, lorsqu'ils seront mieux assemblés et coordonnés entre eux. Aussi, lorsque, en regard de la grande

loi cosmogonique de l'Attraction qui gouverne la matière universelle, Fourier découvre l'existence d'une autre loi naturelle, celle-ci d'attraction morale, qui s'impose à l'organisation humanitaire, proclame-t-il que les *attractions sont proportionnelles aux destinées*.

Fourier reconnaît trois ordres de passions, ce mot devant s'entendre dans l'acception de *ressorts* ; cinq passions sensitives correspondent à l'exercice des cinq sens : vue, ouïe, odorat, goût, toucher ; quatre passions *affectives* ou cardinales : amitié, ambition, amour, familisme ; trois passions *distributives* : la *cabaliste*, correspondant au besoin d'émulation, d'intrigue, de rivalité ; la *composite* ou exaltante, qui fait l'élan, l'enthousiasme ; la *papillonne* ou alternante, répondant au besoin de variété, de changement. Ces trois derniers mots désignant des choses non encore exprimées, Fourier a dû les créer.

En tout, douze passions de gamme ou primitives qui se combinent entre elles à l'image des douze intonations de la musique, ayant leurs discordances, de même que leurs accords de tierce, quarte, quinte, etc. Et en plus, la *Pivotale*, l'*Unitéisme*, qui est la réunion de toutes les passions, comme le blanc est la réunion de toutes les couleurs du prisme.

Si l'on ne fait mention de la haine, de la colère, de la vengeance, de l'avarice, de l'ivrognerie, de la peur, etc., c'est que ce sont là des états d'âme en essor plus ou moins subversifs. C'est ainsi que l'avarice, par exemple, est une exagération du ressort d'ambition ; l'ivrognerie, exagération de la passion du goût, etc.

La gamme passionnelle des quatre passions cardinales et des trois distributives propres à l'âme humaine, Fourier la rapproche de la gamme musicale, de la

gamme des couleurs et de la gamme géométrique dans le tableau suivant :

Amitié	do	violet	cercle
Amour	mi	azur	ellipse
Familisme	sol	jaune	parabole
Ambition	si	rouge	hyperbole
Cabaliste	ré	indigo	spirale
Alternante	fa	vert	quadrilatère
Composite	la	orangé	logarithmique
UNITÉISME	DO	BLANC	CYCLOÏDE

C'est particulièrement l'analogie des deux gammes des passions et des couleurs qui a inspiré la composition de la bannière emblématique de l'école, où se réunissent dans l'ordre ci-dessus les sept couleurs naturelles de l'arc-en-ciel sur champ blanc unitéiste.

« L'harmonie passionnelle, écrit Fourier, se composera, non seulement de sympathies, mais aussi d'antipathies nombreuses et utilisées ; elle emploiera les hommes tels qu'ils sont ; elle prouvera que la raison humaine est en démence quand elle veut détruire le plus bel œuvre de Dieu, changer les passions, rendre les hommes tous frères et égaux, contre l'intention de Dieu, qui veut que chacun ait au moins une vingtaine d'antipathies dans une phalange de 1.800 personnes. Le mécanisme harmonien qui emploiera les vices comme les vertus prouvera que Dieu a bien agi en créant nos passions et qu'il fit bien tout ce qu'il fit. »

On voit déjà combien cet accord ou cette opposition des ressorts passionnels et la distribution en groupes et séries de groupes que veut Fourier dans les assemblages sociaux, est conforme à ce qui se remarque dans les trois règnes de la nature, où tout est groupement d'unités, groupement de groupements et hiérarchie,

ainsi qu'accords et discords au sein d'une harmonie universelle.

Au lieu de cet individualisme, de cet ultilitarisme artificiels, aujourd'hui en faveur, et qui sont destructeurs de toute solidarité humaine et de toute élévation morale ; au lieu de cette tendance décevante à une égalité qui ne peut exister dans une société, pas plus qu'elle n'est dans la nature, qui ne crée pas deux êtres semblables, nous sommes ici en présence de l'humanité tout entière envisagée dans sa réelle existence collective. Cette humanité, Fourier l'oriente vers l'harmonie qui doit présider de plus en plus aux associations humaines de tout ordre, et dans les lois naturelles, dont l'observation assurera le bonheur des hommes individuellement et collectivement, parce que les hommes ne sont que les unités composantes d'un grand être collectif, vivant d'une existence supérieure dont leur destinée dépend étroitement. Or, chaque homme placé dans cette collectivité n'y saurait être heureux que dans les conditions et l'équilibre pour lesquels il est individuellement fait, et nullement par l'aspiration à une égalité impossible.

L'*Attraction passionnée*, voilà ce qui établit le rapport entre Dieu et l'homme, entre l'homme et l'Univers ; c'est une *boussole de révélation permanente*. Le *Bien* et le *Mal* trouvent ici leur définition précise. Le *bien*, pour l'*individu*, c'est l'essor et l'équilibre de toutes les attractions naturelles ; le *mal*, c'est cet équilibre des impulsions naturelles rompu dans le mouvement universel ; le *bien absolu*, c'est l'équilibre et l'harmonie des forces ; le *mal absolu*, c'est la rupture de l'équilibre.

Il n'y a qu'une science, celle du mouvement ; il n'y a qu'une loi, celle qui pousse tous les corps à l'équilibre par l'attraction ; il n'y a qu'un principe, celui de l'har-

monie, qui suppose un nombre infini d'êtres divers et hiérarchiques, distribués les uns par rapport aux autres en groupes et séries de groupes.

Tout mouvement a un *commencement*, une *ascendance*, une *apogée*, un *déclin*, une *fin*. Les divers mouvements sont liés et s'engrènent les uns dans les autres par des *transitions* en mouvements *ambigus* qui tiennent à la fois de l'un et de l'autre, de celui qui finit et de celui qui commence. Les deux *extrêmes* de chaque mouvement se ressemblent et se touchent ; ils ont pour caractère l'irrégularité, ou mieux l'exception, laquelle constitue le *mal* ou *essor subversif* d'un mouvement qui cherche son équilibre ou l'a perdu.

L'évolution humaine, passant des périodes subversives aux périodes harmoniques, en mouvement décroissant pour les premières et croissant pour les secondes, est comparable à un grand arbre, de vie primitivement souterraine et inférieure, par ses racines, puis supérieure par sa tige, ses branches et ses rameaux à fleurs et à fruits.

La notion de Dieu qu'a Fourier est celle-ci : Il y a trois principes : 1° le principe *actif* et *moteur*, Dieu ou Esprit ; 2° le principe *passif* et *mû* qui est la Matière ; 3° le principe *neutre* ou loi mathématique et éternelle du mouvement.

* * *

Disons maintenant ce que sont ces quatre mouvements cardinaux que Fourier prit pour titre de son premier ouvrage. Ce sont :

1° Le mouvement *matériel*, celui de la matière pondérable des atomes dont est formé l'univers physique ;

2° Le mouvement *aromal*, mot approprié par Fourier

à désigner ce que la physique nomme les fluides impondérables dont l'existence s'étend pour lui d'astre en astre, particulièrement un influx vital qui met en communication secrète, par autant de *cordons aromaux*, les existences qui animent les différents mondes de l'espace.

3° Le mouvement *organique*, comprenant les lois qui règlent les formes, les propriétés et tous les effets sensibles des vies planétaires ;

4° Le mouvement instinctuel, celui des penchants innés, celui des animaux doués de cette première aurore de volonté qui s'appelle l'instinct.

En outre, il faut compter un cinquième mouvement essentiel, générateur des autres, celui de la *tige pivotale* ou le mouvement *volontaire* ou *passionnel*, qui est le plus grand ressort de volonté, soit divine, soit humaine.

Tous ces mouvements relèvent des mathématiques, sans lesquelles il n'y aurait pas d'harmonie dans la nature, et auxquelles Dieu lui-même, dit Fourier, est forcé de s'assujettir.

Fourier fait les astres vivants et leur donne à chacun deux sexes : le fluide boréal mâle et le fluide austral femelle. Ce mot sexe se trouve ici avoir une acception figurée. Les emplacements des astres, il les précise par ses seuls calculs analogiques ou sériaires, donnant aussi la règle des conjugaisons, de la répartition et du nombre des planètes et de leurs satellites. Il fait même permuter les globes entre eux, de rang ou de mission. Il les fait encore se féconder l'un l'autre. C'est ainsi que la Terre, par exemple, copulant avec Mercure, engendra la fraise ; avec Vénus, la mûre et la framboise ; avec le Soleil, le raisin, et autres incantations magiques.

Dans une étude sincère comme celle-ci, nous ne

craignons pas de tout envisager de l'œuvre de Fourier, pour une sélection nécessaire, réservant les anomalies d'un esprit qui, tout en donnant la preuve éclatante d'un solide génie, tombe par moments dans le délire. La nature humaine présente de ces fatals contrastes. Mais continuons ces troublantes constatations.

Les existences astrales sont sujettes, pour Fourier, à d'extraordinaires changements constitutionnels. Ainsi, notre globe terrestre pourra voir, par exemple, l'eau de ses océans purgée de son amertume par un influx d'arome acide émané de la planète Jupiter, et son climat changé en un printemps perpétuel et uniforme, non seulement par une nouvelle distribution de la chaleur solaire, mais aussi au moyen plus concevable de travaux humains gigantesques d'assainissement et de défrichements bien équilibrés.

* * *

Nous ne détaillerons pas en ce court exposé le calcul des 32 périodes du *Mouvement social* jusqu'à la fin du Monde dans 80.000 années, ni celui de la *Hiérarchie sphérique* allant de l'*Unarchie* à l'*Omnarchie*, où le nombre des phalanges va se multipliant jusqu'au chiffre 993.328, mais nous relèverons une curieuse répétition de ce nombre 32, pour Fourier, chiffre d'harmonie composée, celui d'harmonie simple étant 12. Ainsi, le clavier passionnel donne 32 accords, multiplication de l'octave par les 4 touches des passions cardinales : amitié, amour, familisme, ambition ; comme dans le clavier musical de 4 octaves majeures donnant 32 accords harmoniques ; de même qu'avec le clavier des 7 couleurs du prisme plus le blanc pivotal, et admettant aussi les

claviers géométrique et arithmétique dans leurs principales opérations et figures avec leurs pivots ; et encore les accords des odeurs et des saveurs qui doivent entrer dans le même calcul analogique.

Puis, autre considération qui a son importance, 32, nombre d'harmonie composée, est le produit du premier cube possible 8 par le premier carré 4 ; tandis que 12, nombre d'harmonie simple, n'en est que le total.

Ces rapprochements analogiques ne laissent pas de mériter l'attention et ne sont certainement pas sans quelque fondement naturel. Fourier comprend aussi dans l'énumération les 32 côtes et demi-côtes et les 32 dents de l'homme, ce qui peut maintenant ressembler à de l'arbitraire. Toutefois, où la conformation humaine entre plus véritablement en jeu analogiquement, c'est dans la curieuse démonstration suivante que Fourier avance à l'appui du système duodécimal (de 12, chiffre d'harmonie simple) qui a sa préférence sur le décimal, dont la seule raison est l'habitude primitive de compter sur nos dix doigts.

Ce digitalisme numéral, Fourier nous le montre comme un simplisme mal vu et mal pratiqué. En effet, il ne suffit pas de voir que nous avons dix doigts. Il faut observer qu'à chaque main nous avons 4 doigts parallèles composés chacun de 3 phalanges, et ensuite un cinquième doigt qui est *hors ligne,* doigt *opposé,* doigt *pivotal,* le pouce, enfin, paraissant désigné pour l'action de compter sur les autres doigts de la main. Notre main est donc faite de telle sorte que nous pouvons y marquer très distinctement les 12 premiers nombres. Il suffit pour cela de promener l'extrémité du pouce, successivement, d'abord sur les 4 phalanges extrémitales, commençant au doigt indicateur et finissant au petit doigt, ce

qui fait 4 ; puis sur les phalanges médianes, allant dans le même sens, ce qui donne encore 4 ; ensuite sur les phalanges de base, toujours de droite à gauche. Voilà encore 4. Total : $3 \times 4 = 12$.

Après cela, que nous donnions aux phalanges de notre deuxième main la valeur, non plus d'autres unités simples, mais d'unités de second ordre, soit de douzaines, puisque nous adoptons ici le mètre 12 au lieu du mètre 10, et nous voilà capables, par le simple jeu de nos pouces sur les autres doigts, de compter et de *marquer* jusqu'à 12 fois 12, soit 144, ce qui est déjà un bon commencement de numération.

Ce mètre numéral de 12 serait en fait plus naturel que le mètre 10 et tout aussi pratique, à condition cependant de ne pas compter décimalement. C'est celui qui réunit le plus grand nombre de diviseurs dans la moindre somme d'unités et dont le compas du géomètre et les divisions du temps gardent encore et nécessairement la mesure.

Il n'y a pas seulement, on le voit, que de la féerie dans la partie à réserver des écrits de Fourier.

*
* *

Il y aurait aussi à relever les idées de Fourier sur l'amour, idées qui lui ont été tant reprochées, et qui n'en ont pas moins leur genre de moralité. Au-dessous de la noble exaltation du sentiment de l'amour, il y a cette brutale évidence que le courant débordant de flux amoureux, dont la nature a été si prodigue, ne peut pas ne pas s'épandre de quelque manière. Il y certainement là aussi une régularisation sociale à introduire à la place de l'hypocrisie et des préjugés existant

actuellement dans les relations entre les deux sexes, auxquels Fourier ajoute le sexe neutre de l'enfant. Contentons-nous ici de nommer le corps vestalique, les bacchantes, la gradation méthodique des mariages, et, pour les périodes à venir, l'union libre, en rapport avec des mœurs plus avancées. Puis, relevons cette appréciation, sainement féministe, exprimée par Fourier : « L'extension des privilèges des femmes est le principe général de tout progrès social. »

Un autre aspect de la question est cet équilibre de population que, mieux inspiré que Malthus, Fourier promet par le seul effet de la prospérité générale qu'amènera sa réforme industrielle : Il est en effet à remarquer que les sujets de santé prospère ne procréent que modérément, au lieu que partout les malingres foisonnent en progéniture, remarque qui s'étend jusqu'au règne végétal.

Entre les idées de Fourier, rappelons encore, pour finir, celle de la création d'*armées industrielles*, ou plutôt de la transformation des troupes actuelles en armées productives en même temps qu'au besoin défensives. Les gigantesques travaux à entreprendre sur la face du globe : percement d'isthmes, reboisement des montagnes, réfection du lit des rivières, défrichement des déserts, etc., seront le rôle, non moins glorieux que la guerre, des armées industrielles de Fourier.

Le Sociétarisme fouriériste
et son application actuelle

Passons maintenant, de l'œuvre générale de Fourier, à celle de son système sociétaire qui n'est plus aussi mélangée. Avec la fougue de conviction entière qui est la caractéristique de ce génie sans mesure, il voit déjà le monde entier se transformant après la réalisation d'un premier phalanstère donné en exemple. La naïveté de son assurance est curieuse à constater. Dans son *Avis aux Civilisés*, relativement à la prochaine « métamorphose sociale » :

« Ne construisez, leur dit-il, aucun édifice. La distribution des bâtiments civilisés n'est point compatible avec les habitudes de l'ordre combiné. En propriétés rurales, cherchez préférablement les bois de haute futaie et les carrières ; il faudra subitement construire une infinité de nouveaux édifices. Ne formez aucun établissement lointain ; ne songez point à vous expatrier par appât de la fortune, chacun sera heureux dans son pays. »

Cette transformation générale des populations se rassemblant spontanément partout en communes sociétaires était une croyance en désaccord avec la loi d'évolution des sociétés, laquelle n'avance qu'avec une grande lenteur. La nature humaine, elle non plus, « ne fait pas de sauts. »

Mais Fourier n'en voyait pas moins son idéal comme chose immédiatement réalisable, à condition qu'un premier modèle de réalisation sociétaire achevée prouvât *de facto* tous les immenses bienfaits apportés par sa conception. Or, pour une expérimentation de cette importance, il fallait beaucoup d'argent. Longtemps l'inventeur espéra que quelque capitaliste convaincu lui apporterait les millions qu'il demandait à tous les échos pour une fondation agricole et industrielle combinée sur ses principes. Il avait lancé des appels pressants annonçant que tous les jours, à l'heure de midi, il attendrait chez lui (vaine attente !) le commanditaire espéré.

Cette organisation spontanée, si elle n'est pas dans les choses possibles, n'en est pas moins une conception ressortissant de la logique de l'association intégrale. Nous allons bientôt constater que, la spontanéité en moins, tous les principes de mutualité, d'équité distributive, d'organisation associationniste, et même d'architectonique phalanstérienne, s'appliquant graduellement en matière de travail et d'économie politique, constituent, en s'enchaînant les uns les autres, la plus parfaite et pratique des sociologies. Or, cette sociologie, malgré les superfluités qui l'obstruent sous la plume de son auteur, c'est le seul Fourier qui la conçut de toutes pièces et, lorsqu'elle aura convenablement pénétré la société (car elle est dans la réalité du véritable progrès humain) l'avenir ratifiera la louange des premiers disciples appelant Fourier « le révélateur des destinées heureuses de l'humanité ».

Tout d'abord, dégageons l'école sociétaire militante en ce qui concerne la partie des œuvres du Maître qui est étrangère à la théorie d'association intégrale, et citons des déclarations de disciples tels que Considérant,

que Transon, et en en appelant à Fourier lui-même, qui déclare à diverses reprises que sa théorie sociétaire n'a rien à voir avec ses autres écrits. Dans le numéro du 7 juin 1833 de *La Réforme Industrielle* il écrit textuellement : « Si l'on pouvait réfuter ma méthode sociétaire, y trouver des dispositions fausses, des lacunes, des contradictions, des vices de contrepoids et d'équilibre, on n'ergoterait pas sur ma cosmogonie qui est fort étrangère à ce débat. »

En toute occasion, dit Abel Transon dans la *Réforme Industrielle* de novembre 1832, nous avons fait nos réserves à l'égard des résultats scientifiques simplement *annoncés* par Ch. Fourier..... parce que leur fondement est entièrement étranger à l'esprit scientifique. »

Considérant revient souvent sur les « erreurs de Fourier » qui ne sauraient infirmer la valeur de sa géniale conception sociétaire. Dans son célèbre *Manifeste de l'École Sociétaire*, Considérant garde absolument le silence sur tout ce qui, dans la doctrine, ne touche pas à la théorie sociétaire. La généralité des disciples marquait d'ailleurs visiblement cette réserve en prenant l'appellation de *phalanstérienne* à l'exclusion voulue du nom de *fouriéristes*.

*
* *

Examinons à présent les grands traits de cette doctrine sociétaire.

Les avantages de l'association ont été supérieurement mis en lumière et analysés par Fourier, non seulement relativement à l'économie et la facilité de la production et de la consommation, mais aussi pour la répartition des rôles revenant aux coopérants de toutes aptitudes et de toutes catégories.

On comprend qu'en abordant le problème social tout d'abord par l'industrie, terme à prendre dans son sens le plus étendu, c'était saisir par son côté essentiel la question entière de l'existence humaine qui veut premièrement que la vie matérielle soit assurée, pour ne passer qu'ensuite aux côtés spéculatifs de l'organisation et de la vie sociales.

Ici, rien d'arbitraire dans la question du travail, lequel garde toujours ses sources naturelles, ses nécessités propres, ses aléas, sa liberté entière, avec seulement, en plus, la féconde impulsion d'un exercice en harmonie avec tous les intérêts en présence, et l'attrait d'occupations rémunérées en participation et en accord avec les inclinations natives de chacun. Il n'y a plus là cette répugnance qui accompagne trop souvent le travail salarié et contraint qui jusqu'ici a été l'ordinaire de la condition des ouvriers. Ces mots : *travail attrayant*, qu'avance Fourier, n'ont dans ces conditions, rien que de très naturel. En association industrielle et agricole, car les deux vont de pair chez Fourier, tout découle, comme nous l'avons déjà expliqué, de la pondération des trois facteurs de la production : *Capital, Travail, Talent,* ou s'y rattache. Et l'on se voit d'emblée en terrain possible et pratique, où il sera tenu compte de toutes les conditions et de toutes les inégalités naturelles qui sont à concilier entre les hommes ; tandis que toute conception du travail en dehors de cette triple pondération permanente et toujours présente en industrie, sous des aspects divers, est une conception contre nature et d'avance stérile ou boiteuse.

L'on s'étonne même, avons-nous déjà remarqué, qu'un fait d'observation aussi élémentaire ait mérité d'être doctrinalement énoncé et formulé, ainsi qu'une grande

découverte. Preuve, une fois de plus, que les vérités les plus simples et fondamentales sont souvent les moins visibles aux yeux des hommes et qu'il faut le génie pour les dégager et établir. Aujourd'hui, l'énonciation des trois facteurs fouriéristes, inséparables en question de travail, est devenue chose banale, sans que, d'ailleurs, ceux qui l'emploient plus ou moins textuellement songent à en faire honneur à Fourier.

Voilà pour la production. Mais une forme supérieure conçue en faveur de la production et des producteurs ne suffit pas si la réalisation en argent des produits du travail n'est pas assurée également et dans les meilleures conditions ; si l'échange n'est pas, de son côté, établi sur des bases solides correspondantes. Le commerce incohérent et rapace qui, jusqu'ici, n'a connu d'autre règle que l'intérêt de ceux qui l'exercent ; qui use couramment du mensonge, de la fraude, de la spéculation sans frein, a été stigmatisé par Fourier avec la dernière énergie. Aussi clairvoyant et probe en matière de réalisation commerciale qu'en fait d'organisation industrielle, il a su combiner un système d'échange où l'intérêt particulier et l'intérêt général sont également sauvegardés. Sa conception de *l'Entrepôt général d'échange* ou des *Magasins généraux*, des *Comptoirs nationaux ou internationaux* (1) résout à la fois la question de l'abus des intermédiaires ; celle de l'équilibre de production qu'éclaire une représentation constante des besoins généraux en présence ; celle de l'écoulement assuré des produits acceptables ; celle de la normalité des échanges universels ; enfin la probité commerciale, tous bénéfices étant connus, avec une

(1) Les grands Magasins : *Louvre, Bon Marché*, etc., sont des dérivations patronales de l'idée de Fourier.

rémunération des agents du service des *Comptoirs d'échange* (seul rouage commercial utile et légitime) assez largement établie dans cette forme particulière du travail pour que tous et chacun y trouvent leur compte, sans qu'il y ait, comme c'est la règle aujourdhui, des catégories d'exploiteurs et d'exploités.

Une des meilleures conséquences de la convergence des deux exercices production et consommation sera la fin des sophistications commerciales dans cet exercice nouveau où il n'y aura aucun intrérêt à tromper personne; tandis qu'aujourd'hui les grands fraudeurs sont devenus des puissances hors d'atteinte de la loi. C'est ainsi, par exemple, que nous avons vu supplanter toute l'ancienne meunerie qui fournissait de la farine de blé, par la grande minoterie qui impose d'autorité ses mélanges hétérogènes où le blé n'entre que partiellement. Il en est de même de différents autres grands monopoles d'adultération industrielle et commerciale.

Un autre bienfait encore de cette centralisation générale de l'industrie et du commerce sera de nous délivrer de ce fléau de la réclame individuelle qui souille tous nos murs, tous nos endroits publics, tous nos journaux et que résorbera la concentration organisée des grands entrepôts publics de production et d'échange.

Ce sera l'ordre industriel et commercial, à la place du désordre et de l'anarchie mercantile d'aujourd'hui.

Il y a certitude qu'une telle organisation économique déterminera un accroissement considérable de la production, ainsi que du bien-être général, dès lors que la répartition des produits se fera en proportion nécessaire et équitable.

Cette abondance facilitera l'application de cette autre conception du *Minimum gradué* par laquelle Fourier

résout le problème de la suppression de la misère. Le *Minimum* acquis aux improductifs n'est pas une aumône, mais une indemnité, une compensation due à tout membre de la société, en retour du droit primordial qui revient à chacun pour sa part naturelle de sol, de chasse, de pêche, de cueillette libres, la terre n'ayant pas été créée pour quelques-uns seulement. Ce droit au *minimum* légitimement revendicable, et qui ne consistera d'ailleurs que dans le nécessaire pour subsister, comme il eût été dans l'état de nature, ne sera évidemment réclamé, vu les facilités et avantages de l'organisation sociétaire, que par un très petit nombre, et ne représentera donc pas une charge sérieuse pour les budgets des sociétés garantistes riches et ordonnées. Par conséquent, le *droit à la vie*, qui est un droit humain, se trouvera assuré non seulement aux vieillards, aux malades, mais même aux inutiles, soit dans les corporations, soit à la charge de l'État.

La *Phalange associée* ou *Commune sociétaire* d'environ 400 familles, qui devait constituer l'alvéole des formations sociales futures, était il y a un siècle une conception plus admissible qu'aujourd'hui où la vapeur, l'électricité, le télégraphe ont révolutionné les conditions économiques du globe, au point que les Antipodes se touchent commercialement pour ainsi dire. Il ne saurait donc plus être question de chercher l'équilibre économique dans des formations autonomes se suffisant à elles-mêmes, à quelques échanges près, en agriculture et industrie. Mais il ne se détache et persiste pas moins, répèterons-nous, de l'admirable conception de Fourier, la géniale théorie associationniste intégrale applicable partout où les immenses avantages de l'association grouperont des intérêts solidaires; et là encore l'exer-

cice naturel du jeu des ressorts passionnels aura entre les associés tous ses effets possibles. Et ce sera toujours l'application de la théorie sociétaire calculée au plus près de la vérité et des nécessités humaines et sociales, calcul qu'aucun autre sociologue que Fourier n'a conçu ni même entrevu.

Il reste en outre, de la même idée du phalanstère, l'annonce de la transformation future de nos villes civilisées, de construction hasardeuse, en cités harmoniennes de plan unitaire qui seront autant en avance sur les villes de la Civilisation que celles-ci le sont actuellement sur les anciennes bourgades de la Barbarie et que l'étaient ces dernières sur les huttes et cavernes de la Sauvagerie. Ces périodes d'évolution humaine doivent s'entendre abstraction faite des temps et des lieux, l'antiquité ayant eu ses civilisations et notre temps présent connaissant encore des Barbares et des Sauvages.

Car telles sont les périodes humaines successives qui, selon Fourier, marquent l'avancement de l'évolution historique des sociétés : *Edenisme, Sauvagerie, Patriarcat, Barbarie, Civilisation ;* périodes que suivront dans le développement humanitaire celles de *Garantisme, Sociantisme, Harmonie*, chacune comprenant les quatre phases : naissance, développement, apogée, décadence. La période garantiste qui rompt avec les temps de subversion sociale, et vers laquelle marchent les nations civilisées, verra les premiers fruits de l'organisation sociétaire. Les périodes suivantes en connaîtront tout l'ordre et toute l'abondance qui seront à leur comble aux temps à venir de l'Association intégrale parfaite de la période d'Harmonie.

La conception de Fourier c'est donc la théorie de l'association humaine, mais de l'association, cette fois

complète, réalisée dans les conditions les plus effectivement pratiques : Association industrielle et agricole à la base, comme étant, avons-nous dit, la condition première de la vie matérielle, sans laquelle il n'y en a point d'autre ; association pécuniaire, avec les valeurs individuelles, celles-ci se trouvant différer entre elles, mais être complémentaires les unes les autres ; association ménagère et édilitaire qui fera pour tous le mieux vivre au moindre coût possible ; association des ressorts impulsifs innés en chaque homme, ressorts que Fourier nomme passions, mettons vocations naturelles ; association enfin des sentiments qui relient les sociétés par le ciment sûr et durable de la solidarité humaine.

Tout cela rendu possible par la plus naturelle des organisations sociale en groupes et séries de groupes humains affectés aux divers genres de travaux et fonctions, s'engrenant et se hiérarchisant dans une harmonie toujours grandissante, chaque homme gardant sa liberté, son initiative, son droit de propriété individuelle, et appliquant et utilisant mieux qu'avec toute autre organisation ses aptitudes, ses goûts, ses aspirations propres.

Le bien général, la justice distributive, la paix dans l'activité et la solidarité, sont des aspirations de tous les temps, du moins pour une élite. Il n'y a là aucune nouveauté. Mais ce qui a été nouveau dans le monde, c'est l'aperception juste des voies et moyens propres à réaliser ces choses. Or, Fourier a eu le mérite de découvrir et codifier dans les voies pratiques les lois et les droits du travail ; le rendement le plus économique en système d'organisation industrielle ; les intérêts de tous et de chacun en accord mutuel ; la justice distributive en toute situation, soit collective, soit individuelle ; enfin tout le bonheur accessible, tout l'ordre social qui résulte de

cette organisation et de cette justice distributive, allant, par enchaînements, de la solidarité industrielle à la solidarité sociale tout entière. Fourier est supérieurement organisateur. Avec lui, les valeurs humaines se classent et les capacités s'élèvent par leurs aptitudes naturelles aux places qui leur reviennent, dans l'intérêt général, par le libre jeu des diverses institutions et organisations sociales, et elles se hiérarchisent d'elles-mêmes dans la société solidarisée, parce que l'ordre, l'équité, la productivité, l'avancement des collectivités humaines entraînent par enchaînement, avons-nous dit, tout le corps social à l'exercice du même esprit d'organisation.

Évidemment, il faut quelque attention et quelque aptitude pour saisir et apprécier une doctrine qui embrasse comme dit Considérant « tous les rapports sociaux ». Ce n'est pas comme avec Karl Marx, par exemple, qui table sur une uniformité et une égalité humaines *qui n'existent pas* et dont toute la théorie repose sur la soi-disant spoliation du *sur-travail* ouvrier, c'est-à-dire en toute production sur le « vol » fait au travailleur de la partie de la valeur produite qui revient au capital avancé et au talent dépensé ; théorie spécieuse qui est à la portée de tous les intellects, particulièrement des plus pauvres, et qui doit engendrer la *haine des classes*, levain qui n'est favorable qu'aux seuls politiciens du parti.

Aussi, les meneurs du socialisme marxiste sont-ils les plus ardents ennemis du sociétarisme en ses premières approximations : coopération, participation ouvrière aux bénéfices, parce que cette forme, déjà associée, soustrait l'ouvrier à leur direction politicienne.

L'esprit d'organisation sociétaire, lui, pacifie jusqu'au régime gouvernemental, car il n'y a pas jusqu'à la sub-

versivité électorale elle-même, inhérente à notre suffrage universel *direct* que Fourier ne redresse en principe par la graduation des scrutins de la pratique sociétaire, si cette graduation s'applique sur le terrain de la politique.

Et l'unité humaine que cette doctrine prépare, ce n'est pas une fusion qui ne serait que confusion, c'est l'acheminement des peuples évoluant à tous les degrés, chacun dans son aire et son autonomie, vers une solidarité et une harmonie appelées à devenir, pas à pas, universelles.

Ces principes, cette organisation se réaliseront pratiquement, mais graduellement selon les temps et les milieux, parce qu'ils sont dans la vérité de l'évolution humaine. Et, en fait, aux yeux des clairvoyants, c'est vers une organisation de plus en plus économiquement associée que le courant du progrès conduit notre société, quoi qu'en aient les prôneurs d'individualisme et les fauteurs d'anarchie dont les incitations trop écoutées bouleversent notre époque.

Tout un siècle d'émulation en conceptions et expérimentations de systèmes économiques et sociaux s'est écoulé depuis que Fourier présenta le sien. L'économie politique accapareuse et le socialisme dépossédant sont l'un et l'autre en train de dire leur dernier mot et prouver leur subversivité en mettant la société entre les deux dangers extrêmes de l'absolutisme ploutocratique ou de l'effondrement anarchique. Cependant, malgré le désordre et le trouble actuels, de tous côtés s'essaient, s'élaborent se dressent des associations coopératives, des institutions d'épargne et de prévoyance mutuelles, des formations garantistes autonomes qui ne demandent que la sécurité et la tranquillité publiques pour se consolider et s'étendre sur un terrain neuf, fécond et soustrait aux ravages de la politique et des politiciens. Or, ces lois

de mutualité humaine, ces règles d'associations libres et autonomes (rien de nos syndicats de désordre politicien), ces garanties en même temps individuelles et collectives, à quelle sociologie remontent-elles, sinon à celle de Fourier qui comporte la même réorganisation économique et sociale ?

* * *

Que nous voici donc loin des écarts imaginatifs du Fourier cosmogonique, et tout aussi loin des utopies folles ou même perverses des sociologues auxquels une opinion mal informée ou déviée a longtemps prétendu assimiler Fourier.

Les rêveries fantaisistes d'un Campanella ou d'un Thomas Morus ; le naturisme rétrograde et irréel d'un J.-J. Rousseau ; la démagogie égalitaire d'un Babeuf ; l'idyllique communauté icarienne d'un Cabet ; le règne d'argent de l'économisme individualiste des Adam Smith, des Bastiat, des G.-B. Say ; l'utilitarisme brutal d'un Bentham ou d'un Stuart Mill ; le paradoxal anarchisme d'un Proudhon ; l'insane nihilisme des Bakounine, des Kropotkine, des Blanqui ; l'humanitarisme tout idéaliste des Saint-Simon et des Auguste Comte ; le semi-communisme socialisateur de Colins ; la guerre des classes et l'exclusivisme ouvrier d'un Karl Marx : — laquelle de toutes ces conceptions sociologiques serait à l'épreuve décisive d'une application effective ?

Le sociétarisme de Fourier, lui, s'il a eu ses essais maladroits et infructueux, n'en a pas moins fait ses premières preuves démonstratives réellement organiques. Ce ne sera pas au *Familistère* de Guise ni dans les véritables formations de la mutualité et de la coopération

associationnistes qu'on trouvera des ferments de désordre social ou de dissolution nationale. Les développements et les convergences nécessaires de ces entreprises, actuellement isolées, les achemineront de plus en plus à la solidarité générale de la doctrine sociétaire que Fourier seul et le premier conçut avec toutes les conséquences sociales qu'elle comporte.

*
* *

Est-il téméraire à présent de dire que tout l'avenir économique et social était recélé dans cette doctrine sociétaire, et que, si la marche de la vérité désintéressée est beaucoup plus lente que celle de l'erreur, le tour de la vérité sociologique et sociale arrivera finalement ?

Historique de l'École Sociétaire après Fourier

Fourier mort, l'école encore à ses débuts ne restait pas sans chef. La personnalité dominante de Victor Considérant, ses écrits, ses conférences, son zèle d'apôtre le désignaient aux disciples pour prendre la direction de l'école.

Préparé dès le collège par la mère d'un de ses camarades d'étude, Madame Clarisse Vigoureux déjà conquise à la doctrine, et de qui il allait devenir le gendre, Considérant, à son tour, fut complèment acquis à la conception sociétaire par la lecture attentive qu'il fit, étant à Polytechnique, du *Traité de l'Association domestique* de Fourier.

Bientôt promu officier dans l'arme du génie, mais sentant en lui une vocation irrésistible pour l'apostolat phalanstérien, s'adonnant déjà à Metz à des conférences très écoutées, il finit par présenter sa démission de lieutenant au ministre de la guerre, général Soult, qui, sans l'accepter, lui octroya gracieusement un congé illimité.

Libre alors, Considérant vint à Paris se joindre à Just Muiron, Aynard de la Tour du Pin, Jules Lechevalier, Abel Transon, aux docteurs Baudet-Dulary et Charles Pellarin pour créer en 1832 un organe de l'école : *la Réforme Industrielle* ou le *Phalanstère*, à la rédaction duquel Fourier lui-même devait participer activement.

L'école phalanstérienne dès lors était constituée et

elle attira bientôt à elle nombre d'esprits distingués séduits par la vérité et la grandeur théoriques d'une rénovation sociale prochaine et complète. Telle était la confiance qui, du Maître allait aux disciples, qu'ils ne demandaient, ces premiers phalanstériens, qu'à être mis en mesure de fournir un seul exemple de formation sociétaire, pour se croire sûrs de provoquer par cette démonstration *de facto* un entraînement universel d'imitation phalanstérienne. *La Réforme Industrielle*, Fourier et Considérant en tête, ne vise, dès le début, qu'à réaliser les moyens de tenter une expérimentation.

Les premières tentatives, menées avec plus d'enthousiasme que d'esprit pratique devaient, comme nous l'avons vu, ne pas être heureuses. A l'occasion de l'essai de Condé-sur-Vesgres, l'organe de l'expérimentation, *la Phalange*, fut substituée à *la Réforme Industrielle*, et avec la même ardeur, continua la même idée de fournir un premier exemple d'une commune sociétairement organisée. Il n'en fallait pas davantage, aux yeux des disciples, pour déterminer à la suite et de proche en proche, la phalanstérisation du monde entier ou du moins des pays civilisés. Mais la marche du progrès humain ne saurait avoir une allure aussi précipitée, surtout avec des expérimentations faites sans moyens suffisants, mal dirigés et avec des éléments humains où des déclassés de toute catégorie impropres aux travaux à accomplir, étaient en majorité. Il a fallu les sévères leçons de l'expérience pour faire le triage de ce qui était à garder et de ce qu'il fallait abandonner de la séduisante théorie. C'est à quoi devaient s'employer dans la suite les sociétaristes qui succèderaient aux phalanstériens, sans cesser pour cela de continuer la même école.

Avant qu'eussent apparu les conditions économiques nouvelles qui devaient révolutionner le siècle, on pouvait tout de même admettre la phalange associée et autonome, se suffisant à elle-même, à quelques échanges extérieurs près, bien entendu. Cependant la transformation qui s'annonçait atteignait déjà si réellement la conception phalanstérienne que nous voyons sourdre l'hostilité de Considérant dans sa brochure de 1840, *Déraison et dangers de l'engouement pour les chemins de fer.*

Néanmoins, la vaillante plume de Considérant ne cesse pas de pousser à la réalisation de son idéal phalanstérien et d'élucider la doctrine sociétaire et la réforme sociale qu'elle contient. En plus des trois volumes de ses *Destinées Sociales* apparaissent successivement et se répandent le *Manifeste de l'École Sociétaire*, *l'Exposition du Système Sociétaire* de Fourier, *Description du Phalanstère*, *Considération sur l'Architechtonique*, *Débâcle de la politique de la France,* le *Socialisme devant le vieux Monde*, *Manifeste de la Démocratie au XIX*^e^ *siècle*, etc., etc.

Les titres de ces derniers ouvrages montrent que Considérant entrait dès lors dans la voie de la politique avec l'idée que la doctrine qu'il servait recélait nécessairement une rénovation sociale dont il convenait de porter la pensée sur tous les terrains. Considérant donnait une nouvelle allure à sa propagande, remplaçant en 1843, par le journal *La Démocratie Pacifique*, où la politique se mêlait à la sociologie, le précédent organe phalanstérien. Il a comme collaborateurs Allyre-Bureau, Meray, Eugène Nus, Laverdant, Jules Duval, Raoul Boudon et nombre d'autres condisciples entrés dans ses nouvelles vues.

En 1848 il se portait à la députation et était envoyé

par les électeurs du Loiret à l'Assemblée des *Représentants du Peuple*. Le chef de l'école sociétaire eût manqué à sa plus intime conviction s'il n'eût porté à la tribune française l'exposé de sa doctrine et la proposition de mettre à la charge de l'État la réalisation des plans phalanstériens. Considérant n'y manqua pas. Il obtint même un vif succès de curiosité, mais pas davantage.

C'était le moment psychologique où se dessinaient et commençaient à se former les principaux courants sociologiques et sociaux. L'économisme de la licence des intérêts venait de prendre pied avec J.-B. Say et Bastiat ; le sociétarisme de Fourier et de Considérant présentait au monde son programme rénovateur, et, en même temps, l'anarchisme communiste menait grand et paradoxal tapage avec les diatribes de Proudhon que, plus tard, Marx allait reprendre en les envenimant de son excitation à la guerre des classes. Dans ce triple conflit, les premiers succès se sont partagés entre le règne de l'argent et la poussée du socialisme anarchique, ce dernier accaparant le terme de *socialisme* qui n'a plus à présent la même signification qu'en 1848. Et la sociologie organique de Fourier restait sur le carreau. Reste à savoir maintenant si le sociétarisme délaissé ne va pas se relever politiquement, autant qu'économiquement, et refouler dos à dos l'une et l'autre des doctrines néfastes dont les périls opposés nous mènent visiblement aujourd'hui à une semblable perdition sociale.

Pour ce qui est du conflit naturel existant entre les principes du sociétarisme et ceux du communisme, disons même socialisme puisque les deux mots sont à cette heure synonymes, les termes en ont été, dès le début, précisés en toute exactitude. Il est resté de cette époque le souvenir d'un public échange de lettres reten-

tissantes connu sous le nom de *duel Proudhon-Considérant* et qui fut un furieux assaut doctrinal entre le fouriérisme organisateur et l'anarchie proudhonienne. Le génie démolisseur, l'ironie incisive, la fougue paradoxale du prédécesseur de Karl Marx y sont stigmatisés par Considérant avec une netteté et une vigueur dont les expressions seraient encore aujourd'hui les meilleures pour confondre l'anarchie du socialisme communiste.

Réélu en 1849 à la Législative, Considérant eut peut-être le tort de faire cause commune avec les socialistes de l'époque, au point de prendre part à l'affaire dite du Conservatoire des Arts et Métiers, où un groupe de représentants avait tenté de se constituer en Convention. Après l'insuccès, il se vit contraint de se cacher, puis de s'expatrier. Mais il n'en continua pas moins de suivre sa même voie doctrinale et de travailler activement à réunir les moyens de réaliser une fondation effective de cette commune sociétaire, objet de la pensée d'alors de tous les disciples de Fourier.

C'est de Londres et de Bruxelles que Considérant, de concert avec son ami et ancien collègue à la Chambre, Cantagrel, prépara et détermina cette expédition au Texas, région dans laquelle, par l'aide du phalanstérien américainAlbert Brisbane, il avait obtenu du gouvernement des États-Unis une vaste concession sur les bords de la Rivière Rouge. Nous avons vu précédemment que cette tentative, d'ailleurs déplorablement conduite, ne réussit pas mieux, sur ces terres en friche, avec les éléments disparates qu'on y rassembla, que les essais antérieurs. Un espoir immense avait été déçu ; des centaines de colons réduits à se disperser ; trois millions engloutis. C'était la déroute. Considérant, parti d'Anvers en novembre 1862, revenait en France en 1869, abattu et

découragé, vigoureux vieillard pour de longues années encore, mais désormais muet sur le phalanstère, jusqu'à ce que, le 27 décembre 1893, il s'éteignit, âgé de 85 ans.

Il vivait parcimonieusement d'une pension modique octroyée par une parente, après avoir, au Texas, remué des millions. On le rencontrait, tantôt au café de la Régence jouant aux échecs, tantôt à des cours en Sorbonne qu'il aimait à suivre, se qualifiant lui-même de vieil étudiant, connu comme une des plus originales et sympathiques personnalités parisiennes.

Salins, sa ville natale, dans le Jura, lui a élevé un modeste monument perpétuant ses traits de chef Gaulois, avec ses longues moustaches tombantes et ses abondants cheveux entourant ses épaules, beau buste, dû à l'habile ciseau de Madame C. Coignet. A Paris, où son corps a été incinéré, ses cendres reposent encore au Colombarium du Père-Lachaise, case numéro 913.

Considérant a pu errer en partie, mais il ne restera pas moins de lui le puissant semeur qu'il a été de l'idée sociétaire qui rénovera la société. Si l'idée n'a pas fait de plus rapides progrès en cette époque de luttes et de confusion morales, la faute en est au temps plus qu'aux serviteurs du sociétarisme, entre lesquels, après Considérant, se détachent le docteur Amédée Paget avec son *Introduction à l'Étude Sociale* et son *Examen du Système de Fourier*; le colonel Hippolyte Renaud, qui a fourni le plus lucide résumé et le meilleur livre de propagande de l'école, *Solidarité*; Victor Hennequin, élucidant en ses *Amours au Phalanstère*, un côté délicat des idées du Maître; Briancourt, avec sa *Visite au Phalanstère*; Albert Bribane, créant en Amérique le journal sociétaire *The Future*, publiant *Social Destiny of man*, et collaborant aussi avec Hugh Doherty et Mac Daniel, au jour-

nal phalanstérien anglais, *The London-Phalanx* ; tandis que l'architecte César Daly s'inspirait des horizons ouverts à son art par le Phalanstère pour esquisser des plans et une architechtonique d'avenir.

* * *

Cependant l'indéniable et grande part de vérité profonde que contient la doctrine sociétaire rendait les plus conscients phalanstériens rebelles à l'idée d'une défaite sans retour. Au docteur François Barrier, auteur de *Sociologie*, échut l'honneur de tenter un relèvement de l'école. En 1862, il fonde, sous la raison sociale Barrier et Saint André, rue de Beaune, une librairie phalanstérienne qui eut l'effet de ramener au mouvement sociétaire les disciples dispersés. En 1867 paraît sous son inspiration et sous la direction nominale de M. Tallon, *la Science Sociale*, avec MM. Pellarin, Priqueler et Sabran pour collaborateurs. Mais survient en 1871 la mort du docteur Barrier, l'âme de ce mouvement, et la publication de la revue est arrêtée. De ce renouvellement il ne restait plus que la continuation de la librairie, devenue le seul centre sociétaire, malgré ses transferts successifs, rue des Saints-Pères, puis rue du Dragon.

Et les années se succèdent encore, et il semble bien que c'est l'extinction lente mais finale du fouriérisme, en tant qu'école militante. D'assez nombreux phalanstériens cependant n'en continuaient pas moins de persister et d'espérer en la doctrine et rendaient encore possible une nouvelle reprise du mouvement sociétaire.

* * *

Ainsi, l'école, bien que désagrégée conservait une certaine vie latente, gardée par des disciples tels que

MM. André Wurgler, Morlon, Alexandre Goûté, le docteur Dezermeaux, l'ingénieur Auguste Kleine, le capitaine de vaisseau Piriou, le colonel de Boureulle, le général Parmentier, le colonel Victor Marchand, L. Français de l'Institut, Emile Baudry, Fèvre, Lalande, Délias, David Dupuy, Delbruck, Gouget, Hutin, Chatelain, Étienne Barat et bien d'autres zélés, entre lesquels se comptait un survivant de *La Phalange*, Hippolyte Destrem.

Ce fut Destrem qui prit la nouvelle initiative d'un réveil et d'une reconstitution de l'école. En disciple aussi éclairé que fervent, il avait compris que, sans porter atteinte à l'esprit de la doctrine phalanstérienne, il fallait tenir compte des changements radicaux apportés par la science dans les relations mondiales, et de la différence du temps des chemins de fer et des steamers rapides, avec celui que Fourier avait connu peu différent, quant aux communications commerciales de l'époque romaine. Le sociétarisme n'exigeait plus la concentration autonomique phalanstérienne, mais il n'en gardait pas moins en principe toutes les promesses économiques, passionnelles et sociologiques, même dans une entrée en pratique plus disséminée de l'association fouriériste du Capital, du Travail et du Talent. En outre de ce changement d'aspect, il fallait aussi renoncer à cette transformation spontanée admise auparavant, allant presque subitement de l'incohérence sociale à l'ordre combiné. L'acheminement vers l'organisation harmonienne n'en était pas pour cela compromis. Élucider et préparer à présent une évolution graduelle, travailler à l'avènement du *Garantisme*, telle était donc la tâche que Destrem se donnait et proposait à ses condisciples.

En mars 1888 paraissait le premier numéro du

nouvel organe sociétaire, *la Rénovation*, que Destrem fondait avec l'espoir d'amener, annonçait-il, « la réalisation des institutions du Garantisme et des essais d'association intégrale, tout à la fois. » Une centaine de noms, plusieurs des premiers temps de l'école, figurent dans la liste des souscripteurs. Le journal a pour rédacteurs, avec Destrem, MM. Étienne Barat, Constant Deville, Gaston Morin, Raymond. Une dévouée phaslanstérienne, fille du phalanstérien Michelot, sociétaire de la Comédie Française, Madame Jenny Fumet administre la publication en qualité de secrétaire. Plusieurs autres femmes apportent à *la Rénovation* le concours de leur zèle dévoué : Mesdames Ragot-David, Gagneur, Griess-Traut, Rosa Béquet, Vulliez, Bellefonds, Garnier, Houry, Petti, Lindsay.

Avec la constitution du nouveau centre sociétaire se renoue la tradition de l'hommage annuel célébré chaque 7 avril sur la tombe du Maître et au banquet anniversaire où, le soir du même jour, se font entendre devant de nombreux assistants les discours et les toasts du porte-parole de l'école restaurée.

La Rénovation multiplie ses appels ; des polémiques naissent ou plutôt renaissent autour du nom de Fourier qui occupe de nouveau les esprits. Une rue nouvelle, des plus modestes, mais enfin une rue de Paris reçoit le nom de Charles Fourier ; des brochures s'impriment ; M. Charles Gide, l'éminent coopérateur de l'école de Nîmes, écrit sur Fourier un livre très lu ; plusieurs organes de la presse étrangère se font l'écho de cette renaissance.

Cependant la nouvelle voie dans laquelle Destrem est entré demande maintenant une élucidation plus générale des principes sociétaires. Aussi, publie-t-il coup

sur coup, ces trois brochures : *La Rénovation Économique ; La Rénovation Politique ; La Rénovation Internationale* ; que devait suivre un grand ouvrage : *La Future Constitution de la France*, où une laborieuse recherche législative et des études gouvernementales comparatives, éclairées au jour du Garantisme fouriériste, sont adaptées au travail d'une refonte constitutionelle complète.

Le nouveau groupe sociétaire a cette fois pour seul objectif l'étude et la propagande du sociétarisme garantiste, et, s'il revient au phalanstère, c'est pour ne considérer que la première phase préparatoire de l'habitation garantiste, que Destrem veut spacieuse et agrémentée de jardins, contrairement à ces logements ouvriers où, sauf de louables exceptions, de rapaces manufacturiers ou propriétaires entassent, dans des espaces réduits au minimum, des familles entières.

L'effort de Destrem n'avait pas été vain. Une école que l'on croyait éteinte et disparue s'était ranimée et, plus encore, avait évolué dans un sens approprié et des voies pratiques, lesquelles, sans changer le fond doctrinal, c'est-à-dire les principes du sociétarisme, le remettaient à l'ordre du jour de la sociologie, et particulièrement de la question du travail.

* * *

La sixième année de cette entreprise de relèvement, en 1894, Hippolyte Destrem mourait, mais son œuvre continuait. Au cours de la tâche qu'il mettait tant de zèle à poursuivre malgré son âge avancé, ce fervent apôtre du fouriérisme cherchait d'avance un successeur. Il le trouva en M. Adolphe Alhaiza, qui venait d'écrire un livre, *Cybèle, voyage extraordinaire dans l'Avenir*

que le hasard lui avait mis en main. Destrem écrivit à l'auteur, lui proposant un rendez-vous en lui disant qu'il était « phalanstérien sans le savoir ». Ce fut le commencement de rapports qui se continuèrent et d'une initiation au fouriérisme du nouvel adhérent, lequel compta bientôt au nombre des rédacteurs de *la Rénovation*.

Destrem disparu, les disciples de Fourier par lui rassemblés continuèrent de suivre l'élan donné, ayant toujours pour organe *la Rénovation*, léguée à Alhaiza par son fondateur. Étienne Barat, auteur de *l'Association*, Madame Fumet, secrétaire, lui continuent le même concours. D'autres zélés fouriéristes viennent participer à sa rédaction, tels que MM. Émile Baudry, Th. Lefebvre, Paul Patras, Paul-Émile Laviron, le colonel Victor Marchand, l'ingénieur Maximilien Silberling, Madame Griess-Traut et autres éclairés sociétaristes. Madame Griess-Traut, enthousiaste phalanstérienne alsacienne, devait un peu plus tard léguer à *la Rénovation* une subvention généreuse pour faciliter la continuation de l'organe et sa propagande. Le groupe sociétaire parisien a divers correspondants en province et le concours sympathique du groupe italien formé à Gênes par l'artiste sculpteur Luigi Giudice.

La nouvelle école, bien que n'ayant plus maintenant pour objectif la réalisation d'un phalanstère-type, n'en garde pas moins l'appellation première de phalanstérienne, trop connue et admise pour pouvoir être abandonnée, ses principes associationnistes restant d'ailleurs intacts. C'est donc le titre d'*École Sociétaire Phalanstérienne* qui reste celui du groupe fouriériste dont *la Rénovation* est l'organe.

Cependant, tandis que continuant la voie ouverte par

Destrem, les sociétaristes du même sentiment s'en tenaient à l'élucidation et à la propagande des seuls principes de la doctrine applicables en matière générale d'organisation du travail, la plus déplorable des circonstances vint à se produire : une scission survenant entre les derniers représentants de l'école.

Quelques phalanstériens, hypnotisés par l'ancien objectif d'une réalisation sociétaire, en dépit de la transformation complète du milieu économique, prétendaient renouveler encore les tentatives de Condé-sur-Vesgres et de Château-les-Citeaux. Le groupe Destrem-Alhaiza ne pouvant renoncer à sa voie propre, les dissidents s'en séparèrent sous le titre d'*École Sociétaire expérimentale*, avec Madame Fumet pour Présidente du nouveau groupe, Madame Émilie Jannin venant alors occuper à la *Rénovation* le poste de secrétaire.

Il n'était pas difficile de prévoir que, eussent-ils même réuni des forces et des moyens plus considérables que ceux que leur apportèrent certains adhérents, une nouvelle « réalisation » par de simples théoriciens attendant tout de la vertu du principe agissant de lui-même, n'aboutirait qu'au néant et à un nouveau discrédit jeté sur l'école. Ce fut en effet, après d'autres velléités plus illusoires encore, la simple et triste histoire de la soi-disant application qui fut ébauchée à Vaumain (Oise) autour de l'année 1900, sous le titre des *Pionniers Sociétaires*, avec M. Raymond Duval pour Directeur.

A *la Rénovation* se poursuivait une tâche plus féconde en résultats de diffusion et d'expansion de la doctrine fouriériste : d'actives polémiques de presse s'ouvraient ; des brochures nouvelles se répandaient ; puis une défensive doctrinale énergique s'opposait aux entreprises plus politiques que sociologiques d'une soi-disant unifica-

tion socialiste qui prétendait accaparer jusqu'à Fourier en dénaturant sa doctrine ; enfin un acte de haute propagande, autant que de justice, allait s'accomplir. Depuis des années, un vœu fermentait dans l'école, celui d'élever au révélateur des lois d'harmonie sociale un monument mérité et propre à populariser une doctrine, la seule capable de réagir contre les ferments d'anarchie économique et politique du moment.

Au banquet anniversaire du 7 avril 1896, Alhaiza apportait la déclaration d'une démarche importante qu'il venait de tenter, celle d'obtenir du Conseil municipal de Paris l'autorisation d'élever une statue à Charles Fourier. La proposition présentée par son ami M. Philippe Lazies, Conseiller, à la séance du 30 mai était virtuellement admise et il ne s'agissait plus que de se hâter de réunir un comité d'exécution.

Ce Comité, formé de 12 membres, était bientôt constitué et il ouvrait une liste de souscriptions phalanstériennes à laquelle collaboraient, quelque temps après, nombre de sociétés coopératives et, à leur tête, l'Association d'ouvriers peintres : *le Travail*, directeur M. Henry Buisson. Les principaux souscripteurs furent Madame Griess-Traut qui donna 3.000 francs ; M. Faustin Moigneu, qui en offrit 2.000 ; et, tout à la fin, comme une somme de 1.800 francs restait à trouver, ce lourd reliquat de comptes était acquitté par M. Émile Baudry. La ville de Paris avait souscrit pour 2.000 francs. Un même total à peu près que celui de ces dernières sommes principales fut souscrit sous plus de cinq cents noms appartenant soit à des phalanstériens, soit à des membres de sociétés coopératives.

La statue de bronze, œuvre du jeune sculpteur Émile Derré, se terminait et l'inauguration officielle du monu-

ment, érigé à l'extrémité du boulevard de Clichy, s'effectuait le 4 Juin 1899 après trois ans de pénibles difficultés laborieusement surmontées par les promoteurs de l'attachante entreprise.

Le monument, aujourd'hui connu de tous les parisiens, ne laisse pas d'intriguer parfois, avec ses inscriptions du socle, les curieux peu informés de la personnalité et de l'œuvre du sociologue dont ils contemplent l'image. Des sentences comme : *La Série distribue les harmonies ; Les Attractions sont proportionnelles aux destinées*, ne sont pas, en effet, sans nécessiter, pour être comprises, quelque connaissance de la théorie passionnelle et de la doctrine d'association intégrale.

Quant à la triade associationniste : *Capital*, *Travail*, *Talent*, si elle satisfait les esprits sages et pondérés, elle a le don d'irriter les militants de la guerre sociale, de la grève professionnelle et du sabotage systématique. Ces trois mots gravés sur cette pierre, à la vue de tous, répondent d'avance à la patriotique anxiété de ceux qui se demandent par quels principes sociaux, par quelle voie ordonnée la France pourra échapper à l'effondrement des assises du travail national. C'est le sociétarisme intégral de Fourier qui mettra d'accord tous les antagonismes et les malentendus socialistes et fera la paix par la justice distributive qu'il comporte.

Le sociétarisme, qui respecte le principe de la propriété individuelle, et celui de la hiérarchie et de l'harmonie en travaux est tout l'opposé, le contre-pied, répéterons-nous encore, du socialisme subversif de la guerre des classes et du capital social.

Une autre tâche des mêmes sociétaristes fut celle d'amener les associations coopératives à reconnaître qu'elles étaient de filiation fouriériste, bien qu'elles

parussent avoir plutôt copié des modèles britanniques. A la cérémonie d'inauguration de la statue de Fourier, M. Ladousse, parlant au nom de la Chambre Consultative des Associations Coopératives de production, affirmait nettement le principe sociétaire de l'association du Capital, du Travail et du Talent. Depuis, le Comité Central des sociétés françaises de Consommation, qui a réalisé, à l'usage de ses adhérents, la *Coopération de gros*, mettait ses grands magasins sous le patronage d'Owen et de Fourier, réunissant sur son journal en un même médaillon les portraits des deux sociologues. Cependant cette parité de patrons est fort inégale. Si l'excellent manufacturier humanitaire Owen instituait en Angleterre une coopérative ouvrière importante, allant au plus loin dans la voie de la philanthropie, ses principes radicalement communistes, et, partant, finalement impratiques, ne sont plus ceux des grands coopérateurs britanniques créateurs des Pionniers de Rochdale et des Wholesales. Ceux-ci associent des participants sur le principe intangible de la propriété individuelle, tout comme Fourier, qui eut d'ailleurs, en Angleterre même, en compétition avec Owen, ses adhérents et sa propagande sociétaire avec *The London Phalanx* pour organe.

En définitive, Fourier est franchement reconnu aujourd'hui comme *père de la Coopération*.

*
* *

A présent, la carrière de l'École Sociétaire, en tant que groupe militant, touche à sa fin. Son dernier organe, *la Rénovation*, depuis plus de vingt ans, en presque tous ses numéros, a salué d'un dernier adieu les phalans-

tériens, un à un disparus. Mais de tant d'efforts dépensés il restera pour l'avenir une sociologie supérieure appartenant, non à une école particulière, mais au monde entier, une doctrine qui, seule entre toutes celles qui nous sollicitent encore, régénérera l'économie politique, l'organisation des sociétés et la morale universelle.

Ce ne serait pas, en effet, sans effondrement social que s'imposerait l'anarchique socialisme communiste qui déjà désagrège le pays ; ni sans écrasement national et humanitaire que dominerait définitivement la succion inlassable des tentacules de la ploutocratie interlope. Et ce ne seront ni les sophismes libertaires, ni l'altruisme idéal d'un comtisme revenu en vogue, qui réussiront à dresser autre chose que de grands mots contre les deux extrêmes périls sociaux en présence. Ce seront les principes et l'exercice du sociétarisme fouriériste qui seuls seront capables d'écarter l'anarchie communiste et l'écrasement financier.

Un avenir que nous espérons prochain le prouvera.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE

Charles Fourier. —	Théorie des Quatre Mouvements (1808)	1 volume
—	Traité de l'Association domestique agricole ou Théorie de l'Unité Universelle	4 —
—	Nouveau Monde Industriel	1 —
—	L'Harmonie Universelle	1 —
—	La Fausse Industrie (1836)	2 —
—	Manuscrits de Fourier	1 —
—	Fragments (1850)	1 —
—	Égarement de la Raison	1 —
—	De l'Anarchie Industrielle et Scientifique	Brochure
—	L'esprit irréligieux des Modernes	—
—	Notions élémentaires de la Science sociale.	—
—	Le Mécanisme de l'Agiotage	—
—	Cités Ouvrières	—
—	Plan d'un Phalanstère d'enfants	—
—	Livret d'annonce du Nouveau Monde industriel	—
Victor Considérant. —	Destinée Sociale (1835)	3 volumes
—	Le Socialisme devant le Vieux Monde (1848).	1 —
—	La Paix ou la Guerre (1839)	Brochure
—	Manifeste de l'École Sociétaire (1842)	—
—	Système Phalanstérien (1845)	—
—	Exposition abrégée du Système de Fourier (1846)	—
—	Principes du Socialisme (1847)	—
—	Théorie du droit de propriété (1848)	
—	Description du Phalanstère (1848)	—
—	Manifeste de la Démocratie au XIX[e] siècle (1848)	—
—	La Solution du Gouvernement social du peuple (1851)	—

VICTOR CONSIDÉRANT. — Au Texas (1854)		Brochure
— Ma Justification (1854)		—
— Déraison et danger de l'engouement pour les chemins de fer		—
JUST MUIRON. — Les nouvelles Transactions sociales (1839)	1	volume
— Aperçu sur les procédés industriels	1	—
BAUDET-DULARY. — Essai sur les harmonies physiologiques (1844)	1	—
— Quelques mots sur l'organisation du travail.		Brochure
CLARISSE VIGOUREUX. — Paroles de Providence (1834).	1	volume
LEMOGNE. — Association par phalange agricole industrielle (1834)		Brochure
VILLEGARDELLE. — Accord des intérêts et des partis ou l'Industrie sociétaire (1836)		—
— L'Association et les besoins des Communes (1845)		—
JULES LECHEVALIER. — Exposition du Système social de Charles Fourier (1832)	2	volumes
— La Réforme industrielle et la Politique positive (1833)	1	—
— Études sur la Science sociale (1841)	1	—
OZINSKY. — Colonisation d'Alger d'après la théorie de Fourier (1840)		Brochure
AMÉDÉE PAGET. — Introduction à l'étude de la Science sociale (1841)	1	volume
A. PAGET et E. CARTIER. — Examen et défense du Système de Fourier (1844)		Brochure
DAURIO. — Exposition critique sur les principes de la doctrine de Fourier (1841)		—
HENRI GORSSE. — Notices élémentaires de la Science sociale de Fourier (1844)		—
CHARLES PELLARIN. — Fourier, sa vie et son œuvre (1849)	1	volume
— Théorie Sociétaire	1	—
— Essai critique sur la philosophie positive.	2	—
— Allocution d'un socialiste (1846)		Brochure
— Lettre de Fourier au Grand Juge (1874)		—
— La Question du Travail		—
— Considération sur le Progrès et la classification des Sociétés		—

HIPPOLYTE RENAUD. — Solidarité. Vue Synthétique sur la doctrine de Fourier (1845)........	1 volume
— Destinée de l'homme dans les deux mondes (1862)..	1 —
— Le Matérialisme et la Nature..............	1 —
MATHIEU BRIANCOURT. — Visite au phalanstère.....	1 —
— Croyances religieuses et sociales..........	1 —
— Précis de l'organisation du travail	Brochure
ALPHONSE TOUSSENEL. — Les Juifs rois de l'époque (1845).................................	1 volume
F. CANTAGREL. — Le fou du Palais Royal (1845)....	1 —
C. PECQUEUR. — La République de Dieu...........	1 —
J.-B. KRANTZ. — Étude sur l'application de l'armée aux travaux d'utilité publique...........	1 —
— Le Présent et l'Avenir.....................	Brochure
A. TAMISIER. — Théorie des fonctions.............	—
P. FOREST. — Organisation du travail (1840).......	—
— Défense du Fouriérisme (1845)............	—
P. CONSTANT. — La dernière incarnation..........	—
VICTOR HENNEQUIN. — Les Amours au phalanstère (1847).................................	1 volume
— Sauvons le genre humain.................	1 —
— Les dogmes, le Clergé et l'Etat (1844)......	Brochure
— Féodalité ou association (1846)............	—
— Théorie de Ch. Fourier (1847)...........	—
— L'Organisation du travail (1848)..........	—
— Programme démocratique.........	—
— Exposition de la théorie faite à Besançon..	—
LAVERDANT. — Colonisation de Madagascar........	1 volume
— La question coloniale	Brochure
SAVARDAN et LAVERDANT. — Colonie maternelle (1851)	—
SAVARDAN. — L'extinction du paupérisme (1860)....	—
— Monseigneur l'évêque du Mans et le Phalanstère	—
CHARLES MANDEL. — Fouriérisme (1846)...........	—
BOISSY. — Le nouveau chant du prolétaire (1841)...	—
EUGÈNE STOURME. — Poésie phalanstérienne (1841).	—
F. VIDAL. — La Caisse d'épargne (1844)...........	—
CH. SCHUTZENBERGER. — L'organisation du travail (1844).................................	—
Mme GATTI DE GAMOND. — Fourier et son système..	—

Jean Journet. — Résurrection sociale universelle (1841)	1 volume
— Cris et Soupirs. Bruxelles (1840)	1 —
— La Bonne nouvelle (1844)	Brochure
— Jérémie en 1845	—
— Cris d'indignation (1846)	—
— Cris de délivrance (1846)	—
Vladimir Gagneur. — Socialisme pratique (1850)	—
Madame Gagneur. — Le droit au bonheur	—
Souvestre. — Guide pratique pour les écoles professionnelles	1 volume
Leclaire. — Causeries d'un maire avec ses administrés	1 —
Jules Delbruck. — Visite à la Crèche modèle	Brochure
— Charles Fourier (1899)	—
Festeau. — Chansons nouvelles	—
Eugène Süe. — Entretiens socialistes sur les théories de Fourier	—
Médius. — Sociosophie	—
École Sociétaire. — Actes Financiers	2 volumes
E. de Pompéry. — L'Unité Universelle	1 —
— Résumé d'une exposition de science sociale	Brochure
Roueir. — La Commune Sociétaire	—
François Barrier. — Principes du Socialisme (1861)	2 volumes
— Sociologie	1 —
— Analogie de l'homme et de l'humanité	Brochure
J.-B.-André Godin. — Solutions sociales (1871)	1 volume
— Mutualité sociale (1880)	1 —
— La République du travail et la réforme parlementaire (1880)	1 —
F. Boulanger. — Ambélakia (1875)	1 —
— Projet de solidarité entre disciples de Fourier (1872)	Brochure
Eugène Bonnemère. — La Commune agricole (1872)	—
— Histoire de l'Association agricole (1850)	—
Bernardot. — Le Familistère (1893)	1 volume
Charles Harel. — Mirage sociétaire	1 —
Charles Gide. — Charles Fourier, œuvres choisies	1 —
Mme C. Coignet. — Victor Considérant (1895)	1 —
Albert Brisbane. — Social Destiny of man	1 —

Redelia Brisbane. — Albert Brisbane biography (1893)	1 volume
Morin. — L'Armée de l'avenir	Brochure
Arthur d'Anglemont. — La Société harmonienne (1893)	1 volume
P.-E. Laviron. — Un mot sur le Socialisme intégral de Fourier	Brochure
— La morale d'après Charles Fourier	—
Schultz. — Cours d'économie politique des ouvriers	—
Étienne Barat. — L'Association, son emploi rationnel (1867)	1 volume
Hippolyte Destrem. — Future Constitution de la France (1871)	2 —
— Rénovation économique (1893)	Brochure
— Rénovation politique (1893)	—
— Des moyens de détruire le mal et d'organiser le bien	1 volume man.
Virginie Griess-Traut. — Transformation des Armées (1894)	Brochure
Mme C. Coignet. — Victor Considérant, sa vie, son œuvre (1895)	Brochure
Adolphe Alhaiza. — Historique de l'École sociétaire (1894)	— / 1 volume
— De Phalanstérien à Socialiste (1900)	Brochure
— Les deux Socialismes (1903)	—
— Le Suffrage universel dans le Garantisme (1903)	—
Fabre des Essarts. — Odes phalanstériennes (1900)	—
Emile Baudry. — Le Rêve	—

PÉRIODIQUES DE L'ÉCOLE

Le Phalanstère (1832 à 1836).
La Phalange (1836 à 1843).
Chronique du Mouvement social (1836 à 1840).
La Démocratie Pacifique (1844 à 1851).
Amanachs phalanstériens (1845 à 1852).
Bulletin phalanstérien (1846 à 1850).
Bulletin du Mouvement sociétaire en Europe et en Amérique (1859).
La Science Sociale (1867 à 1870).
La Revue du Mouvement Social (1870).
La Rénovation (1888), continuant encore actuellement.

A L'ÉTRANGER

The London Phalanx, dirigé par Hugh Doherty.
New-York's Tribune, dirigé par H. Greeley.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avertissement	5
Aperçu biographique	7
Les premiers disciples	15
Tentatives d'applications Sociétaires	19
Les Livres de Fourier	29
Le Sociétarisme fouriériste et son application actuelle	41
Historique de l'École Sociétaire après Fourier	55
Bibliographie de l'École Sociétaire	71

Imp. *L'Union Typographique,* Villeneuve-Saint-Georges — Tél. 32